

II

NOTES ET RÉFLEXIONS

La préparation doctrinale du Congrès d'Angers a donné lieu non seulement à une session de travail, mais encore à une abondante correspondance. Des prêtres, des religieux et des religieuses, des laïcs, dans les situations les plus diverses, ont été consultés et nous ont ainsi aidés à élaborer progressivement les grands thèmes du Congrès.

Il nous a paru utile de publier quelques-uns de ces documents. Ce ne sont pas des articles rédigés en vue de la publication, mais des réflexions faites le plus souvent au courant de la plume. Avec l'accord de leurs auteurs, nous les présentons comme ils nous sont parvenus, schématiques et même parfois décousus : tels quels, ils constituent un élément appréciable pour illustrer les problèmes posés par « Liturgie et Vie spirituelle ».

Un curé

I. — IL FAUT QUE LA LITURGIE SOIT VRAIMENT UNE PRIÈRE ET LA SOURCE DE LA GRACE

1) *Conditions.*

Une authentique prière doit être personnelle. A quelles conditions la liturgie peut-elle susciter une activité personnelle ?

Il faut que la personne soit à l'aise dans l'assemblée liturgique. Autrement, la célébration liturgique très parfaite lui paraîtra toujours celle des autres, pas la sienne. Sa prière ne pourra trouver sa source dans l'activité des autres.

Plus le milieu est pauvre en traditions chrétiennes, plus la mentalité des gens réunis à l'église est éloignée de la culture classique, plus aussi cette « mise à l'aise » sera difficile.

Pour aider à cette « mise à l'aise », la première condition est que les responsables de la célébration :

- 1) *connaissent* l'état d'esprit de ceux qui sont réunis;
- 2) qu'ils y soient *attentifs* et qu'ils aient sans cesse devant les yeux « Pierre, Paul et Jacques » quand ils animent la célébration.

Avoir une attitude pastorale (connaître ses brebis, leur faire entendre sa voix). Elle est aussi nécessaire que l'attitude sacrale.

2) *Source.*

Comment obtenir que la liturgie favorise la prière personnelle ?

Il faut que le chrétien ait compris que prière personnelle n'est pas seulement prière individuelle.

Il faut que le chrétien ait découvert la dimension collective de sa vie personnelle.

J'en vois deux aspects :

- 1) que toute sa vie chrétienne soit intégrée dans la célébration du mystère chrétien : découverte du lien entre son action et la vie du Christ.

Par exemple, je baptise un enfant (ou je présente au baptême mon enfant) : le peuple de Dieu s'étend.

J'ai lié conversation avec un voisin jusqu'ici étranger pour moi; j'ai eu au bout de quelque temps l'occasion de porter auprès de lui témoignage de ma foi et il a paru intéressé : j'ai bien conscience que le Christ va travailler ce cœur, que le Christ l'appelle.

Si cette éducation n'est pas faite, la liturgie restera toujours infantine. C'est dans ce sens que la révision de vie prépare la participation à la liturgie.

2) Si cette première découverte est faite, le chrétien pourra faire le lien entre sa vie personnelle et la célébration liturgique parce que, sous forme du rite célébré ou d'acte humain accompli, ce sera le même Christ personnel, répandu, sacramentellement actif.

Et si cette unité se réalise, la liturgie favorisera sa prière personnelle parce qu'elle l'entraînera à sortir de soi (on ne peut participer sans sortir de soi) pour rencontrer le Christ vivant.

Liturgie et vie personnelle s'aideront l'une l'autre si l'unité est faite par le Christ, découvert comme vivant, tant dans la célébration que dans ma vie.

II. — IL FAUT QUE CEUX QUI PRIENT S'ÉLÈVENT JUSQU'À LA LITURGIE

1) L'Église « élargira son cœur », à mon avis, par deux poussées solidaires l'une de l'autre :

- poussée dans la réalité humaine (par en bas);
- poussée dans la réalité ecclésiale (par en haut).

Ces deux poussées me paraissent liées l'une à l'autre comme la pénétration des racines de l'arbre au plus profond du sol est liée à la montée des branches et des feuilles.

Un exemple vécu.

Une équipe de femmes ingénieurs (A.C.I.) constate qu'elles-mêmes et les autres personnes de leur milieu ont peur d'avoir une employée de maison jöciste (esprit revendicatif malgré la bonne volonté et la gentillesse réelle de la maîtresse de maison). De leur côté, les jöcistes, très marquées par la vie ouvrière, la leur et celle de leur famille, sont en effet très mordantes.

Militantes A.C.I. et J.O.C.F. se retrouvent à la messe. La fédérale J.O.C.F. est invitée par la fédérale A.C.I. à une réunion de ces femmes ingénieurs.

Une des conclusions de cette rencontre (il serait trop long de tout dire) :

« Nous, maîtresses de maisons, voyons la personne de notre employée (son horaire de travail, son salaire, notre attitude vis-à-vis d'elle, etc...), mais nous ne voyons pas la vie du milieu de cette jeune fille (son père a été victime d'une grave injustice que je déplore : accident du travail sans pension; sa voisine est maltraitée par son employeuse, etc.). » Si je regardais mieux, je comprendrais la mentalité de mon employée de maison, etc.

Fédérale A.C.I. et fédérale J.O.C.F. se retrouvent à la messe le dimanche.

— Parce qu'elles partagent le même Pain, elles ont voulu approfondir leur regard sur la vie pour mieux se comprendre et pour être plus unies;

— Parce qu'elles ont fait cet effort, leur union à la messe a été plus profonde.

Participer à l'Eucharistie doit pousser à approfondir ce regard sur la vie; approfondir le regard sur la vie aide à obtenir un rassemblement eucharistique vrai. L'Eucharistie est moyen et signe d'unité.

Il y aurait un danger à se bloquer sur l'unité de l'assemblée eucharistique en elle-même et oublier la réalité humaine. On ne fait pas pousser un arbre en nettoyant ses feuilles.

2) Comment la liturgie peut-elle aider à rencontrer le Christ ?

A une certaine époque, on cherchait à faire un parallèle entre les rites liturgiques et les faits évangéliques. Le prêtre a les mains étendues : le Christ a les bras cloués sur la croix; le prêtre partage l'hostie : le centurion perce le cœur du Christ, etc.

Ce parallélisme est souvent artificiel parce qu'il ne tient pas assez compte de la nature du signe sacramentel; mais cette méthode montre bien le besoin du peuple chrétien de rencontrer dans l'Eucharistie le *même Christ* que dans l'Évangile.

Comment satisfaire ce besoin ? En unifiant prédication évangélique et initiation eucharistique par l'annonce de la personne du *Christ ressuscité*. Si l'Évangile n'est qu'une histoire, si l'Eucharistie n'est qu'une cérémonie, on n'y arrivera pas.

Le même Christ est personnage historique et pain eucharistique.

Il faudrait donc veiller à montrer le Christ ressuscité vivant dans l'Eucharistie et dans l'Évangile. Je pense que cette insistance nous permettra de rencontrer la Vie qui parle à l'esprit et nourrit l'homme.

Ce qui empêche les gens de rencontrer le Christ dans l'Eucharistie, c'est qu'ils le cherchent souvent mal dans l'Évangile.

ou dans le Chemin de croix; et ils voudraient le trouver de la même manière qu'un « homme ordinaire » dans l'Évangile; ils se rendent incapables de le rencontrer dans la liturgie.

III. — COMMENT FAIRE LE LIEN ENTRE LITURGIE ET ENGAGEMENT

1) Arriver à montrer la vraie raison du renouvellement *sacramentel* du Passage de Jésus à son Père. On a tellement insisté, et à bien juste raison, sur le caractère unique de l'offrande du Christ, que les fidèles ne voient pas bien comment leur offrande s'insère dans l'offrande du Christ.

2) Dans la mesure où, d'un bout à l'autre de la semaine, chaque « bonne action » (acceptation d'une souffrance, service, dévouement au service de la collectivité, etc...) leur apparaîtra bien comme l'action du Christ en eux et par eux, et non pas comme le fruit de leur seule volonté, dans cette mesure on pourra leur faire comprendre que le Christ vivant dans son Corps-Église fait son offrande au Père à travers le temps et l'espace. *Sacrificium totius corporis, capitis et membrorum.*

Critiquer le dualisme de l'offrande (offrande des hommes, offrande du Christ) souligne l'erreur, mais ne la corrige pas. Il faut faire découvrir le Christ agissant à chaque instant de la journée, et agissant à titre tout spécial à la messe.

P. HOMERY.

Un vicaire général

A défaut d'une meilleure participation à la rencontre de septembre, quelques simples réflexions, à la lecture de la circulaire n° 3, exprimées un peu brutalement et schématiquement, comme autant d'impressions et de questions suscitées par la lecture du questionnaire.

I. — « LITURGIE, PRIÈRE VRAIE »

a) M. Folliet se référera sans doute à l'expérience de Notre-Dame de Saint-Alban (Lyon) et de M. Remillieux. Peut-être même remontera-t-il jusqu'à la source de cette tradition lyonnaise, au P. Chevrier.

Manifestement celui-ci a été un novateur — et dans les faubourgs — dans la pastorale de la messe. On peut dire que jamais il ne célébrait ou ne laissait célébrer sans « commentaires » destinés à faire participer réellement à l'Eucharistie les « simples », présents à la liturgie.

A la base de cette pastorale en milieux populaires, il semble qu'il y ait eu comme plusieurs intuitions, qui sont peut-être instructives pour nous aujourd'hui :

— L'essentiel pour un homme, quel qu'il soit, est de « découvrir personnellement Jésus-Christ, notre Sauveur » et de chercher à vivre réellement en communion avec lui, au sein de l'Église, à travers tout ce qui fait la vie quotidienne : *faire connaître la personne du Christ* est le but de tout effort pastoral.

— *La fréquentation toute simple de l'Évangile* est un moyen privilégié pour accéder à cette découverte du Christ tel qu'il a vécu « en ces temps-là » et tel qu'il nous appelle à le suivre « en ces temps-ci ».

— La mise au contact des « simples » avec les réalités historiques et mystiques de la vie du Christ ne peut se faire, au plan de la foi, que dans la prière et moyennant une *pédagogie active et communautaire* (Rosaire des mystères du Christ, Chemin de Croix, etc.) puisant abondamment dans l'Évangile.

— Une vraie participation à la Messe est le moyen privilégié

d'accéder à la communion avec Jésus-Christ sauveur : tout faire pour que ça ne soit jamais une pure formalité...

b) Une manière de rendre sa « vérité » à la Liturgie, à celle de l'Eucharistie principalement, ne serait-ce pas de rendre sa valeur et sa portée à la *lecture de la Parole de Dieu*, préliminaire de tout offertoire ? En lui rendant son prestige (liturgie de la proclamation) mais aussi en la faisant réellement, réalistement entendre par les chrétiens présents (style de la célébration de la Parole, formulation des monitions, homélie, etc.) ?

Mais cela exige bien plus qu'une bonne technique : faire accéder les simples à la réalité de la Parole de Dieu.

c) Sans doute cette qualité de la célébration liturgique dépend-elle pour une bonne part du célébrant lui-même.

Sa manière même de présider la liturgie, d'« officier », doit être expressive de cette vérité souhaitée par les fidèles d'aujourd'hui autant que par l'Église : vérité (vécue) avec les réalités surnaturelles et avec les réalités temporelles tout à la fois.

La conférence de M. Boulard à la session de Versailles¹ (« Le pasteur dans l'acte de célébration; le liturge dans l'action pastorale ») ne mériterait-elle pas, sous ce rapport, d'être reprise; ne pourrait-on pas tirer de ce qui s'y trouve mis en relief des conclusions pratiques qui visent la formation des célébrants (Séminaires, formation des prêtres dans les premières années de leur ministère) ?

Ne faudrait-il pas souhaiter aux célébrants qui se forment actuellement :

— Une *vision de leur ministère* dans son ensemble, qui leur fasse comprendre comment la liturgie s'intègre à toutes les autres activités et comment toutes ces formes de l'activité pastorale ont leur source et leur aboutissement dans la liturgie ?

— Un *apprentissage*, dans l'expérience, de cette attitude « existentielle », sans laquelle la conception des choses demeure une pure théorie, même juste : apprendre à mettre en pratique, à vivre concrètement, cette vision globale du ministère à l'occasion de tout, en particulier dans l'acte même de la célébration liturgique ?

— Que, grâce à *cette attitude vécue*, qui est une forme de la fidélité du pasteur, ils saisissent tout ce qu'il y a de nocif dans l'habitude de poser en termes faux un problème vrai (problème de vie) exprimé dans des oppositions comme celle-ci :

culte ou évangélisation ?

action ou contemplation ?

1. Cf. *La Maison-Dieu*, n° 67, pp. 88-109.

catéchèse ou Action catholique ?
 annonce de la Parole de Dieu ou éducation à partir de la vie ?
 prière liturgique ou prière à partir de la vie ?

II. — ACTION CATHOLIQUE ET LITURGIE

C'est un fait que les mouvements d'Action catholique et plus généralement les groupements d'esprit apostolique ont apporté une contribution importante au renouveau liturgique en France : groupes universitaires autour de Monsieur Paris, scoutisme autour du P. Doncoeur, *Missel biblique* et Action catholique rurale, etc.

Mon expérience d'aumônier fédéral de J.A.C.-J.A.C.F. m'a révélé que beaucoup de jeunes ruraux de ce temps doivent à leur mouvement d'avoir découvert le chemin de la messe (au-delà du formalisme ou de l'ennui).

L'enquête réalisée pour la préparation du Congrès eucharistique de Lyon semble avoir confirmé ce fait en provoquant des témoignages importants dans ce sens.

Personnellement j'ai toujours eu facilement, dans les activités et réunions d'A.C.R., le souci de donner toute leur vérité aux célébrations liturgiques, messe en particulier, et cela répondait aux exigences manifestées en ce domaine par les jeunes las d'un ritualisme de tradition.

Ainsi, je crois n'avoir jamais célébré la messe pour une équipe de jeunes (en stages et camps d'été surtout) sans dire deux mots d'homélie sur l'Écriture lue : les jeunes ne comprennent pas ces paroles « sibyllines » et ils savent que le prêtre a conscience de ce fait ; comment pourraient-ils ne pas douter du sérieux de sa fonction s'ils le voyaient se contenter néanmoins de faire comme si l'Évangile était compris ?...

III. — S'ÉLEVER AU PLAN DE LA LITURGIE

Quand on voit combien nécessaire apparaît une initiation à la vie liturgique des grands séminaires, on comprend combien celle-ci doit être urgente, sous une autre forme sans doute, pour l'ensemble des fidèles.

Il est vrai que pour les étudiants en science sacrée « l'intellectualisme » constitue sans doute un obstacle supplémentaire.

Quelques réflexions à ce sujet :

a) Nature de *l'action* liturgique : beaucoup de manuels ou de catéchismes ont donné une idée de la liturgie en définissant ce

qu'on appelait le « culte public ». Le culte était pris comme « la manifestation extérieure de sentiments intérieurs d'adoration, de supplication, etc., et le culte « public » comme la manifestation collective, en société, de pareils sentiments.

Outre que le mot « sentiments », couramment employé, est très équivoque, cette manière de voir n'entretient-elle pas une confusion dans l'esprit en milieu pratiquant ?

— comme si l'action liturgique n'était pas autre chose que l'expression extérieure d'un état d'âme préalablement existant;

— comme si l'action liturgique était d'abord expression d'attitudes personnelles des membres d'une assemblée avant d'être expression de l'âme de l'Église.

b) Nature de *l'activité communautaire* : certains croient qu'une activité en commun n'est que l'addition des apports particuliers de chacun des participants. On justifie alors par des raisons extrinsèques la mise en commun (mode actuelle, pédagogie, convenance, obligation, etc.). Exemple : « Je n'ai pas besoin d'aller en réunion pour savoir traiter telle ou telle question; je n'ai qu'à réfléchir ou qu'à lire tel ouvrage! Mais je comprends que Monseigneur tienne aux réunions; les jeunes ont besoin de parler, de « s'exprimer », comme on dit maintenant! » Et en ce qui concerne la liturgie (je glose) : « Ce qui compte, ce sont les sentiments de l'âme par rapport à Dieu, donc les sentiments intérieurs; mais comme l'homme est un corps et une âme et qu'il est appelé à vivre en société, il faut qu'il *manifeste extérieurement* sa vie intérieure; comme aussi la société dont il est membre doit rendre à Dieu un culte en tant que telle, c'est une obligation pour un chrétien de *rendre collectivement son culte à Dieu...* »

Si ce schéma correspondait à la conception commune, ne faudrait-il pas chercher là un des obstacles à l'entrée correcte dans l'action liturgique ?

c) *Corps et âme* (un fait observé à la session de Versailles après l'audition des Compagnons du Jourdain) : trois prêtres se rencontrent, dont deux ont assisté à l'audition :

— Alors, ça t'a plu ?

— Oui, c'était excellent. Je comprends maintenant ce qu'est un negro spiritual.

— Tu n'en connaissais pas avant ? J'ai souvent entendu chanter chez nous : *Tu es, Seigneur, le lot de mon cœur!...* ou : *Quelqu'un frappe à ta porte...*

— Oui, mais tout cela n'est qu'une adaptation. J'ai mieux compris le caractère profondément religieux, populaire et communautaire de cette sorte de chant : un refrain, une phrase de

« répons » inspirée de la Bible, à résonance mystique, répétée indéfiniment.

— C'est bien cela aussi chez nous, dans les adaptations françaises...

— Oui, mais plus ou moins; la répétition n'est pas aussi prolongée, indéfinie et puis surtout le rythme original est totalement absent de la plupart de nos chants à nous...

— Oh! cela n'a pas beaucoup d'importance pour un chant religieux, pourvu que la pensée y soit fidèlement reproduite.

— Vraiment! tu crois cela ?

— Évidemment! Au ciel qu'est-ce qui restera de ces chants religieux, le rythme ou la pensée ?

(Le troisième larron). Pas plus de l'un que de l'autre, seule demeurera la charité!

Descartes ne nous a-t-il pas plus ou moins fait croire que la valeur suprême est la « pensée » (cogitation en « idées claires et distinctes ») et que les autres formes de l'agir humain sont à apprécier en fonction de cette valeur fondamentale ? Que vaut alors l'action liturgique qui met en œuvre aussi des symboles, des attitudes, des choses prises dans l'univers ? Que vaut la prière de contemplation, la prière dite « de simplicité » qui est essentiellement présence, bien plus que formulation et énoncé analytique de propositions ?

IV. — INITIATION AU MODE D'EFFICACITÉ DE LA LITURGIE

Nos contemporains, au dire des pharmaciens, sont devenus des acheteurs avides de produits qui créent des états d'âme : « tranquillisants », « euphorisants », « fortifiants ». On est d'autre part à l'époque de l'action psychologique.

J'ai assez souvent entendu exprimer cette déception du participant généreux de la vigile pascale, quand il sort de l'église vers une heure du matin dans la nuit de la Résurrection : « Durant le Carême on nous a répété que nous allions ressusciter nous aussi avec le Christ, qu'il fallait nous préparer à être renouvelés dans la grâce de notre baptême, etc. Durant la veillée pascale on nous a répété que « tout était nouveau » désormais en nous! Et voici que je me retrouve comme avant, exactement le même, ma femme aussi et mes gosses aussi difficiles, etc.

« Alors c'est de l'illusion, des mots, de l'enthousiasme sans fondement, tout ce qu'on fait et qu'on chante à la veillée pascale ? »

V. — ENTRÉE DANS LA VIE LITURGIQUE DE L'ÉGLISE
ET DIRECTION SPIRITUELLE

Quelles ont été, dans l'histoire de l'Église, les périodes « de pointe » de la direction individuelle des « âmes » par les prêtres, dite direction spirituelle ? Ces périodes sont-elles celles de la meilleure participation du peuple à la liturgie de l'Église ?

Avant de songer à la direction particulière dont peut avoir besoin périodiquement ou occasionnellement telle ou telle personne (et la pensée de l'Église sur ce point ne laisse pas de doute...), ne peut-on pas penser qu'une certaine direction commune de la vie spirituelle des chrétiens se trouve en fait réalisée :

— soit au sein de la famille, d'un groupe d'amitié, d'un cercle professionnel d'esprit chrétien;

— soit surtout à l'intérieur d'une communauté d'Église (paroisse, équipe d'Action catholique, communauté religieuse...), du fait même d'une participation loyale et active;

— soit enfin du fait de l'entrée généreuse et éclairée dans le mouvement spirituel qui est inclus dans la vie liturgique de l'Église (temps liturgiques, dominantes de la prière liturgique, choix des textes d'Écriture, etc.).

N'arrive-t-il pas que tel (ou telle!) est d'autant plus désireux d'une direction spirituelle particulière qu'il est plus privé de cette direction spirituelle commune dont il bénéficierait moyennant un engagement réel dans la vie d'Église, sous une forme ou sous une autre, ou qu'il y est simplement plus réfractaire ?

Est-il faux de reconnaître cette fonction de surcroît à la liturgie de l'Église ?

VI. — LITURGIE ET CHOIX DES CANTIQUES

Une assemblée peut chanter en latin un texte dont le contenu ne correspond pas à la conscience et au niveau religieux actuels de ses membres (exemple : hymne du Saint Nom de Jésus). Il est plus difficile de faire chanter en français un cantique qui se trouve ainsi « désaccordé ». Exemple : à une assemblée dominicale encore peu entraînée au langage biblique et composé de fidèles « gros grain », gagne-t-on à faire chanter un cantique très « mystique » comme : *Tu es mon berger* (Ps. 22) ou : *Tu es, Seigneur, le lot de mon cœur* ?

Sans doute, il s'agit d'amener l'assemblée à entrer dans la

prière de l'Église, laquelle est toujours supérieure en qualité à celle dont chaque membre s'estimerait capable. Mais lorsque le choix est laissé au président, de la formulation plus encore que des thèmes, n'y-a-t-il pas lieu de tenir compte du niveau culturel et du niveau proprement religieux de l'assemblée pour choisir le texte d'une prière, d'un cantique ? La vérité de la célébration n'est-elle pas aussi liée à la nature du programme ?

P. R.

Un supérieur de séminaire

Depuis mon ordination ou presque, je suis consacré à la formation des séminaristes, et je me suis toujours intéressé spontanément à la vie liturgique au séminaire, sans doute parce que j'ai eu, étant encore séminariste, la grâce d'avoir un supérieur qui nous donnait le goût de la vie liturgique; mais je crois avoir évolué à ce sujet depuis quelques années.

J'ai eu assez souvent l'occasion d'aider au service paroissial, et j'ai été frappé par le manque de préparation des prêtres au sujet de la liturgie. Je reconnais volontiers que de grands progrès ont été faits, mais je reste persuadé que pour l'ensemble nous sommes loin du compte et qu'il ne faut pas espérer quelque chose de durable dans les communautés chrétiennes si les prêtres n'ont pas été formés plus profondément à la vie liturgique.

Je remarque sur ce point un risque qui, me semble-t-il, se retrouve d'une façon générale dans la formation sacerdotale actuelle en France : On risque d'osciller entre *deux extrêmes*, d'une part une formation primaire par un *enseignement utilitaire* en enseignant les rubriques comme on enseigne les quatre opérations, et, d'autre part, *un enseignement qui se voudrait supérieur*, par exemple dans tel sacramentaire ancien une formule pourrait avoir un sens bien différent de celui qu'elle a maintenant. On aboutit à une application primaire de ce qui a été plus ou moins vaguement retenu. Inutile de donner des exemples, tous nous en connaissons à foison.

Qu'on veuille bien noter en passant que je crois fermement nécessaire un enseignement supérieur de liturgie, et également nécessaire une instruction pratique où l'on apprend le déroulement des actions à faire, mais il me semble que pour l'ensemble des prêtres, surtout de ceux qui formeront le clergé paroissial, on doit insister sur l'enseignement secondaire.

Le caractère distinctif d'un *enseignement secondaire* est de former le jugement de telle manière que non seulement on sache faire, mais aussi qu'on sache ce qu'on fait. Or, combien de prêtres savent qu'on dit *Kyrie* après *l'Introït*, mais n'ont jamais remarqué que *l'Introït* n'est qu'un chant accompagnant le premier acte de la liturgie, la constitution du rassemblement autour

du prêtre, et que le *Kyrie* est fait pour mettre l'assemblée en attitude de supplication ? Encore tout récemment, un séminariste qui a fait un stage en paroisse semblait avoir pour idéal de « lire tous les textes », c'est-à-dire de présenter le formulaire de chaque messe comme un ensemble de textes à lire pour en tirer un idée générale dont on fera son profit spirituel pour la journée ou la semaine.

Un autre séminariste se demande si on n'a pas frustré les fidèles parce qu'à une messe lue le commentateur procède ainsi : il énonce des demandes puis chante : « Seigneur, ayez pitié de nous », et la foule répète. Malheur ! pour être liturgique il aurait fallu s'arranger pour que « Seigneur, ayez pitié » soit dit trois fois !

En tout cela se manifeste une déficience ; le jugement n'est pas formé, la valeur relative des divers éléments n'est pas perçue, la succession organisée des actes liturgiques est cachée parce qu'on a en main un guide, le missel, qu'on prend tout entier comme un livre à lire : le célébrant le lit en latin, le commentateur en français, les fidèles lisent le leur, ou écoutent ce qu'on leur dit.

S'aperçoit-on que là n'est pas l'idéal, alors on va rendre la messe vivante, on va faire participer. Et d'abord en chantant. Effort liturgique et chant s'identifient purement et simplement. Un chant au début, un chant à l'offertoire, qui doit parler du pain et du vin et contenir le mot offrande, un chant à la communion et un chant à la fin. C'est beaucoup ; alors on va faire une grosse provision de cantiques, même s'ils sont enfantins ; comme on n'a pas le temps de répéter, la provision s'amenuise et on se contente de reprendre souvent les plus faciles.

Et les choses en arrivent ainsi, bien que, dans les cours de liturgie, il ait été question de l'Anaphore d'Hippolyte, de la *Didachè*, du rôle du diacre en Orient, etc. Il a peut-être été signalé que les chants vraiment chantés pour eux-mêmes sont le *Sanctus* et le Graduel, mais cela a été noyé dans une somme d'érudition mal assimilée. Pratiquement, on est formé par les répétitions pour apprendre à dire la messe avant l'ordination, et par les recettes pratiquées sur de tas en paroisse.

Je ne veux pas dire que tout va mal, je suis sûr qu'il y a des progrès très marqués, je veux seulement indiquer où il faut agir pour intensifier ce progrès.

J'ai parlé de l'enseignement. Un point est plus important encore : *l'aspect spirituel de la formation*. L'enseignement devrait d'ailleurs être au service de cette formation. Une conférence spirituelle le samedi soir qui dégage la messe du lendemain ;

des points de méditation c'est bien, mais cela ne constitue pas à proprement parler un effort de vie liturgique. Je me trompe peut-être mais je crois que trop souvent les séminaristes sont laissés à eux-mêmes en ce domaine. On attend que l'atmosphère des cérémonies, en les imbibant, leur donne l'esprit liturgique, tandis qu'on leur explique consciencieusement des méthodes d'oraison.

Formation pastorale aussi. Il ne faut pas que la fidélité aux règles liturgiques consiste simplement en l'exécution exacte des cérémonies. Il faut que le pasteur n'ait pas la conscience tranquille si, par sa faute, les fidèles ont bien dialogué le *Kyrie*, mais n'ont pas été mis en état de suppliants; si le célébrant a bien lu l'évangile en latin avec toutes les cérémonies, mais que la proclamation accessible à la foule n'a pas été faite, etc.'

J'ajoute une remarque : L'enseignement donné aux séminaristes devrait les rendre modestes. Je veux dire qu'ils devraient en conclure qu'il faut être un peu plus doué que la moyenne pour être un commentateur qui s'en tire par lui-même. Faire participer les fidèles à une messe lue demande beaucoup plus de maîtrise intellectuelle et spirituelle que de faire le cérémoniaire à la messe solennelle du séminaire.

P. BERTHELON.

Un professeur de Dogme

1. *Point de départ de la réflexion.* Le titre même de l'encyclique *Mediator Dei*, les premières lignes de son introduction comme les principes de ses enseignements sur le saint sacrifice de la messe et sur l'Office divin, nous invitent à méditer et à réfléchir, dès l'abord, sur la fonction sacerdotale et pastorale du Christ. C'est ce double aspect de sa médiation qui commande tout, et dans notre vie liturgique et dans notre vie spirituelle, et qui les rend convergentes, interdépendantes, complémentaires.

Je crains que si l'on ne part pas de la Personne même du Verbe incarné, en sa double nature, on n'évite pas le risque de rester dans l'abstraction, ou celui de « chosifier » et vie spirituelle et liturgie.

2. Pour employer le langage de l'École française, tout vient donc, et dans notre vie spirituelle et dans la liturgie, de la « permanence » des États et Mystères de Jésus-Christ en son être glorieux, en son Église, en chacun de ses membres.

De notre part, il y a « adhérence » et « coopération ».

3. Dans cette même ligne, il faudrait alors, soit pour l'Eucharistie (sacrifice-sacrement), soit pour l'ensemble de l'Économie sacramentaire, rappeler de bonne heure une juste notion du Sacrement (cf. *Directoire épiscopal pour la pastorale des sacrements*, et *Les Signes de la Nouvelle Alliance* de M. Martimort). On compléterait la définition du Catéchisme national : « Signe sensible institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc. », par une définition plus actuelle et plus exhaustive, incluant l'intervention du Christ glorieux, aujourd'hui, par son ministre, et en l'Église, à travers gestes, paroles et signes matériels « institués », en faveur d'un sujet, personne vivante appelée à y participer activement et librement.

4. On soulignerait par là même que l'ordre sacramentaire déborde pour ainsi dire la liturgie du fait que les sacrements non seulement prolongent leurs effets de grâce au-delà de l'ac-

tion liturgique, mais pour certains d'entre eux inaugurent des états durables : celui de baptisé, de confirmé, d'époux, de prêtre.

Ces états, à leur tour, sont *la racine même des diverses activités spirituelles*, dans l'ordre de la prière privée, de l'oraison, comme dans celui des divers aspects de la vie chrétienne de chaque jour.

A ce point de vue, la liturgie n'est pas le seul « dieu » de la vie spirituelle. Elle en est la source, le ressourcement et l'aboutissement, une étape privilégiée. Elle est liée de manière analogue à l'engagement apostolique.

5. *L'oraison* n'est pas seulement le fruit de la vie liturgique et son prolongement, elle en est aussi *la préparation* nécessaire : l'encyclique *Mediator Dei* insiste sur ce point.

6. *L'engagement* du chrétien sur le plan apostolique ne se définit guère autrement, pour l'essentiel, que ne se définit son engagement dans la célébration liturgique et la participation aux sacrements (cf. Instruction *De musica sacra et liturgia*, n° 93 b), étant sauvegardées, bien entendu, les étapes possibles d'un acheminement pour certains chrétiens.

7. Du point de vue de *la valeur significative* de l'acte liturgique considéré *globalement*, il faudrait insister sur les points suivants, essentiels pour la vie spirituelle :

— La liturgie exprime et réalise la Communauté chrétienne, et cela non seulement au plan de la communauté locale (telle assemblée réunie *hic et nunc*), mais au plan de l'Église universelle (le sens catholique, le souci des autres assemblées comporte obéissance à l'Église, maîtresse de la liturgie).

— L'acte liturgique ne se réduit pas à une somme de gestes, paroles et signes matériels. D'autres éléments, comme la beauté et la simplicité de la célébration, signes de la transcendance et de la proximité de la Présence divine, invitations à l'adoration et à la confiance filiale, sont aussi partie intégrante de l'expression liturgique.

8. Il y aurait grand intérêt à insister également sur l'importance du *silence*, sur sa valeur religieuse dans l'action liturgique, et à noter dans quelles conditions, dans quel contexte ce silence est fructueux pour la vie spirituelle.

Un moine

Les réflexions qui suivent ne sont pas une réponse à telle ou à telle question, mais de simples suggestions qui me sont venues à l'esprit.

Ma vocation monastique limite par le fait même ma réponse à une expérience de cloître cistercien.

Si le but de la vie bénédictine n'est pas l'*Opus Dei*, il n'en reste pas moins vrai que l'*Opus Dei*

— domine notre vie par son importance et par le temps qu'on lui consacre : « *Nihil praeponatur Operi Dei* »;

— illumine toute la journée du moine;

— tend à l'unifier de plus en plus.

L'*Opus Dei* est une source jaillissante de vie, qui imprègne l'âme du moine; c'est une référence à sa prière personnelle. Il crée le climat spirituel de la vie monastique.

Il n'y a pas d'opposition entre la prière liturgique et la prière personnelle.

Le chœur est une joie pour tous, pour les novices et postulants comme pour les anciens. Le zèle pour l'*Opus Dei* est un des signes de vocation. Chacun prie au chœur pendant l'office divin. Il est rare de rencontrer des religieux qui éprouvent une opposition entre la prière liturgique et la prière personnelle. Il faut avouer que la prière du débutant à l'*Opus Dei*, et même pendant plusieurs années, ne sort pas du texte même qu'il chante. C'est assez souvent des pensées, des intentions, des formules intérieures, surajoutées au texte même, provenant de lectures, d'états d'âme. On fait du « plaqué » ou de la « sollicitation », c'est-à-dire qu'on tire l'*Opus Dei* à soi, au lieu de s'y couler, de le laisser nous saisir par le dedans, de dire simplement ce que l'Église veut que nous disions.

Une impression première des débutants, en effet, est l'apparente pauvreté des formules, et la rigidité des attitudes, quand ils les comparent aux prières bourrées de superlatifs ou d'adjectifs sonores, apprises au collège ou dans les catéchismes.

Rares sont les jeunes religieux qui réalisent le conseil de saint Bernard (sermon 47, in *Cant.* n° 8). L'*Opus Dei* se suffit à lui-même : ne rien admettre dans la pensée qui ne soit tiré du texte, ne pas admettre même les pieuses pensées recueillies dans la lecture sous le cloître. Peut-on pousser plus loin l'assimilation ?

La prière liturgique ne nuit pas à la spontanéité de l'âme.

Les novices et les jeunes religieux mettent dans la prière liturgique une vraie prière personnelle. La prière commune ne contrarie pas la spontanéité de leur âme, mais la favorise au contraire. Il faut même ajouter que la prière liturgique est ordinairement plus facile que l'oraison privée, non pas qu'on y mette moins d'ardeur, mais l'ensemble du chœur, les paroles et les cérémonies sont une aide efficace qui occupe et entraîne. L'oraison privée met en œuvre d'autres principes, dont le principal est l'application silencieuse de l'âme : ce qui est psychologiquement plus difficile.

Certains temps de la prière liturgique favorisent particulièrement la prière intérieure.

Les moments de la célébration liturgique qui semblent plus favorables à la prière intérieure varient suivant les âmes et les dispositions du moment. Mais il paraît que les vigiles, la messe conventuelle et les vêpres soient des heures où l'âme puisse se recueillir et vivre le mystère du jour plus intensément. Je dis « le mystère du jour » : c'est à ces moments privilégiés qu'il se développe le plus et est le mieux exposé.

Les vigiles, surtout quand elles sont célébrées dans la nuit, avec leurs douze psaumes, douze leçons et répons atteignent une puissance d'évocation, une sûreté de touche, une amplitude de texte nullement égalées ailleurs. Les vigiles des douze leçons sont un chef-d'œuvre : le mystère et la fête du jour sont exposés, communiqués et vécus intensément. Pour saint Benoît, la fête se célébrait avant tout aux vigiles. C'est dans son cursus liturgique la seule heure que le mystère et la fête dispensent de l'office ferial.

Les vigiles, par la richesse des textes, la messe conventuelle par la profondeur et la puissance de l'action, sont les grands moments de la vie quotidienne du moine.

Le silence, le chant, les attitudes sont appréciés comme un bénéfice pour la prière liturgique.

Le rite cistercien observe une grande sobriété pour tout ce qui regarde le culte extérieur liturgique non essentiel. Ainsi la musique d'orgue n'intervient-elle que pour les rares messes pontificales. Le plus grand nombre estime cela un grand bien, parce que favorisant une plus profonde pénétration dans le mystère

du Sacrifice eucharistique. Le moine est supposé, par la grâce de Dieu et avec une application généreuse, n'avoir pas besoin du secours du jeu de l'orgue. Il ne le méprise pas, mais il honore Dieu autrement.

Tous sont d'accord pour affirmer la haute utilité, sinon la nécessité des gestes, attitudes collectives : inclinations profondes, beaucoup plus significatives que la genuflexion, prostrations. Tout cet ensemble, dans le rite cistercien, le rapproche du rite oriental. D'ailleurs la vie monastique dans ses usages conventuels, à la suite de saint Benoît, est pleine de cette « humilité » corporelle. Le culte de Dieu, comme la vertu, regarde tout l'homme.

Presque tous affirment que la psalmodie chorale, même non chantée, est nettement supérieure en qualité à la récitation privée. La psalmodie chorale, par son déploiement de solennité, par l'allure paisible et par l'alternance des chœurs, prend le moine tout entier. La présence au chœur est une aide efficace; elle impose quelques sacrifices, mais ces sacrifices sont amplement compensés.

Le chant donne à l'office divin une ambiance qui soulève l'âme. Le chant grégorien, seul admis dans notre chœur, fait vibrer la sensibilité même s'il n'est pas parfait, permet à la voix humaine d'éclater au service de Dieu. Les offices chantés sont préférés.

La prière liturgique ne rend pas inutile l'oraison secrète.

La prière liturgique, pour la grande majorité, ne semble pas suffire. Elle a besoin d'être préparée et continuée par une vie intérieure personnelle, et même par l'exercice de l'oraison. En cette matière, le cadre de vie et les occupations interviennent pour beaucoup dans la solution de ce problème de la nécessité de l'oraison.

Le cadre de vie bénédictine et cistercienne, où la *lectio divina* imprègne l'âme d'une atmosphère surnaturelle habituelle, et où le silence du cloître se prête si facilement au recueillement, permet de diffuser l'oraison à travers la journée et les occupations. Saint Benoît fait vivre son moine sous le regard de Dieu : il est tout préparé à l'*Opus Dei* qui doit se célébrer en communauté *in conspectu Divinitatis et Angelorum ejus*.

Il ne semble pas que l'exercice de l'oraison secrète soit superflu. Comme il a été dit plus haut, la liturgie et l'oraison personnelle sont l'expression d'une même vie d'union à Dieu, mais avec des moyens divers. L'oraison est utile pour discipliner, purifier, approfondir l'âme : elle l'oblige à un travail énergique,

du moins dans ses débuts, pour recueillir toute l'âme devant Dieu.

Cependant, le moine qui, de l'*Opus Dei*, débouche dans la contemplation, qui vit habituellement sous le regard de Dieu dans ses occupations de la journée, fait plus que celui qui s'adonne à l'acte-exercice de l'oraison.

L'habitude de l'oraison améliore la participation à la liturgie.

Il restera habituellement vrai de dire que l'oraison améliore la qualité de notre participation à la liturgie. L'oraison approfondit la prière, obtient la grâce.

L'habitude de la prière est presque nécessaire pour bien s'acquitter de la participation liturgique : la liturgie suppose la foi, l'esprit de foi, le sens du mystère et l'adhésion simple à ce mystère rendu actuel par les signes. L'habitude de l'oraison nous donne le goût de Dieu. Il faut être un peu contemplatif pour célébrer dignement et avec fruit la liturgie.

La liturgie ne se suffit pas comme prière. L'intention de l'Église n'est pas de faire de la liturgie *toute* la prière du chrétien; elle laisse place à de multiples formes de la piété et de dévotions louables, mieux adaptées à certains tempéraments et formes de grâce.

La liturgie et l'oraison s'allient et se prêtent un mutuel secours.

Une action de grâces personnelle est très souhaitable après la sainte communion.

L'action de grâces après toute messe est d'une haute convenance.

La liturgie de la messe est très brève pour l'action de grâces après la communion : l'Eucharistie, ou prière eucharistique, a été faite avant et pendant l'acte même du sacrifice. La participation personnelle au sacrifice ne fait pas l'objet spécial de l'attention de l'Église. La liturgie ne prévoit qu'une postcommunion.

C'est le moment, ou jamais, où la liturgie doit nous introduire dans la contemplation du mystère, dans la prière personnelle et l'oraison qui se prolongent en amour et en demandes.

Si, en communauté liturgique, l'action de grâces pour la participation même au sacrifice est courte, ce n'est pas pour signifier son peu d'importance, mais pour laisser place à l'initiative personnelle.

On peut souhaiter la restauration d'un temps de silence après la psalmodie de l'Office divin.

Ce serait un retour à la pratique des moines du désert, et son établissement ferait mieux comprendre le sens de la liturgie à certains, qui sous prétexte que la liturgie est une action, pensent qu'elle ne doit connaître aucun arrêt dans son déroulement extérieur. Action signifierait presque allure dégagée, sinon accélérée.

Le silence au *Flectamus genua* est une action liturgique, au sens vrai et fort du mot, comme l'arrêt au *Memento*. Mais comment établir cette pratique ?

La liturgie est une source pour l'oraison et la vie spirituelle.

Il y a là plusieurs questions connexes.

Dépendance concrète de la vie intérieure par rapport à la liturgie.

Tous les moines sont influencés par les grandes périodes du temps liturgique et les fêtes principales des saints. Il faut même ajouter que le moine est sensible au degré du rite de la fête, à un concours externe : nombre de cierges, de ministres... il y a là une sensibilisation, venue de l'habitude de voir la vie menée sous le rayonnement de la liturgie...

La fête de Pâques est un sommet...

Que la plupart des moines cherchent dans la liturgie du temps ou du jour un texte à méditer, la prière à répéter, la musique à fredonner : c'est plus délicat. Il faut là une formation préliminaire, qui ne date pas de longtemps. Ils sont rares ceux qui rejoignent l'Écriture par la liturgie, et cette carence vient, à n'en pas douter, d'une formation liturgique trop peu poussée, comme aussi d'une initiation biblique incomplète : qui veut vivre profondément du mystère liturgique est nécessairement renvoyé à la Bible, et qui connaît la Bible est plus à même de célébrer la liturgie.

La difficulté créée par le latin est peu de chose en comparaison de ces deux raisons.

Nos esprits formés à la méthode scolastique répugnent à ce va-et-vient des textes liturgiques : ce manque de suite, pour certains, paraît ne pas aboutir à une conclusion logique. Est-ce bien vrai ? La vie n'est pas un théorème ni une démonstration. La liturgie a toute la liberté, la spontanéité de la vie : elle dérouté nombre d'esprits, imbus de principes arrêtés. Il faut s'abandonner à elle, et non la tirer à soi et la mettre dans ses casiers. Il y a assez peu qui méditent le texte du jour.

Les psaumes auraient chez les jeunes plus de faveur.

L'Évangile du dimanche sert à beaucoup comme idée centrale.

Les jours de fêtes, le mystère plane sur l'esprit de tous, mais sans référence exacte au texte.

Les jours de férie, la liturgie semble laisser un vide, sauf pendant le Carême.

Le mystère pascal est sous-jacent à toute notre vie chrétienne.

La fête de Pâques, depuis la restauration de Pie XII, est devenue, tant par sa célébration que par l'approfondissement vécu du mystère, la grande fête. Tous, nous sommes heureux de ce renouveau, et nous avons la volonté de vivre intensément ce mystère durant les Jeudi, Vendredi, Samedi et la Vigile pascale.

Pour les jeunes, c'est une découverte que le mystère Pascal. Mais il reste à approfondir, comme aussi à saisir que Pâques est le mystère sous-jacent à toute notre vie chrétienne et à toute celle de l'Église. L'Église est Pâques à l'échelle mondiale.

C'est pourquoi le dimanche est vraiment le jour du Seigneur; une joie diffuse traverse les âmes; assez peu le considèrent comme la Pâque hebdomadaire, et le jour déterminant de la semaine qui va suivre. Pour cela, il faudra retrouver un peu de la stupéfaction causée par Pâques sur les Apôtres et l'Église apostolique, qui ont consigné leur « conversion » dans l'Évangile même et les Actes; c'est surtout saint Paul qui a expérimenté que le Christ *vivait*.

C'est encore Pâques qui permet de saisir comment la célébration des saints se joint harmonieusement au sacrifice de la messe : la fête d'un saint est aussi une Pâque.

La messe quotidienne est Pâque où Jésus nous fait passer mystérieusement de ce monde à son Père.

Pâque, considérée dans sa profondeur et toute son extension, est destinée à *renouveler* et à *revigorer* toute une vie spirituelle : Pâque est un départ toujours actuel et une force à laquelle rien ne résiste. C'est pourquoi l'Église, mystère pascal répandu, ne peut vieillir et triomphe toujours.

L'Église comme signe est principe d'unité entre l'oraison et la liturgie.

Dans le questionnaire, il est assez souvent fait allusion à la manière d'unifier vie d'oraison privée et vie liturgique. Problème important dans les Ordres contemplatifs, qui sont dans l'Église astreints à la vie liturgique la plus abondante.

C'est donc qu'entre liturgie et contemplation il n'y a pas d'opposition. Je n'ai trouvé personne qui ait affirmé le contraire, mais entre contemplation ou vie d'oraison personnelle et liturgie, y a-t-il unité ? L'unité est-elle possible ? est-elle en fait réalisée ? C'est une autre affaire.

Il faut bien dire que les moines et les jeunes religieux, en très grande majorité, pour ne pas dire en totalité, ne réussissent pas à unifier contemplation et liturgie. Ils passent de l'un à l'autre comme à deux exercices qui se succèdent, mais qui ne se compénètrent pas.

Les anciens sont-ils plus heureux dans leur réussite ? Je ne peux l'affirmer.

Dans cette affaire, il semble y avoir un grave problème fondamental.

La liturgie entière est basée sur le *signe* et sur le *mystère*.

Signe sensible, extérieur, parce que culte de communauté.

Mystère : réalité présente, efficace, d'une vie divine qui nous dépasse, portée et communiquée par le signe même.

La liturgie est un signe mystérieux.

Le point important est de saisir la *portée du signe*. En liturgie, tout est signe. Le chrétien entre dans le mystère du Dieu vivant par le signe, et tout son pèlerinage terrestre est marqué par les signes. Entre ces innombrables signes efficaces du mystère du Dieu communiqué, il y a une hiérarchie. Tous n'ont pas la même valeur ni la même portée. Le signe des signes est l'Église visible, vraie permanence de Dieu sur cette terre. Tant qu'un chrétien, religieux ou prêtre, n'a pas découvert par la foi, la foi vécue et l'expérience, cette permanence de notre personne et la permanence de nos frères répandus sur terre, dans le grand signe de l'Église, dont la réalité foncière est d'unifier, il est difficile de faire l'unité entre la vie d'oraison et la vie liturgique.

La vie d'oraison personnelle et la participation à la liturgie sont deux modes d'une même réalité, ce ne sont que deux façons différentes de participer à une même vie profonde, parce qu'en définitive, soit qu'il y pense, soit qu'il n'y pense pas, le chrétien vit dans un unique sacrement de vie, l'Église, sacrement ou signe de sa vie en tant que membre d'un tout vivant.

Sacrement ou signe de sa vie en tant qu'il est député de cette société vivante même : c'est là sa vie liturgique.

L'Église est la grande découverte, non pas seulement l'Église hiérarchique, institutionnelle, bien que cela soit de nécessité, mais l'Église au sens plein du mot, qui est le Christ répandu et communiqué.

Pour peu d'âmes, l'Église est une réalité *vivante, présente*,

quotidienne. Pourtant c'est une vérité de foi, et, en tant que telle, elle doit être source de vie.

C'est l'agrégation à cette société vivante par le baptême et l'Eucharistie qui nous fait participants du Don par excellence dont elle est la porteuse, l'Esprit-Saint.

C'est par cette permanence dans ce signe de l'Église que nous avons communication et communion intime, incessante avec Dieu, les anges et nos frères les saints et nos défunts en purgatoire. C'est elle qui nous rend présents à Dieu le Père et à tous nos frères : elle est le « rendez-vous » général, elle est l'*Unité*.

« Qui n'a pas l'Église pour mère, n'a pas Dieu pour Père. »

Ce n'est pas un mystère transitoire, mais c'est une *permanence* : quand nous prions en privé, nous prions comme membres d'une Unité : *membra de membro*. Notre prière et notre vie entière ont une répercussion incessante. Notre sainteté même sera une approche de plus en plus intense de cette Unité, comme le demande Jésus dans sa prière sacerdotale, car cette Unité sera Amour par l'Esprit-Saint.

L'Église, qui se reconnaît si bien, et qui se révèle à nos yeux par des attitudes et des prières simples, nous fait comprendre par tout le Canon de la messe que la vie la plus intense avec Dieu est une vie en communauté.

Quand nous parlons de recueillement, nous imaginons volontiers comme un isolement, nos yeux intérieurs ne pensent qu'à nous devant un Dieu solitaire.

L'Église, au moment le plus solennel et au sommet de sa vie, nous rassemble tous devant le Père : notre recueillement, dans cette communauté, est loin de perdre de son intensité. Ce rassemblement approfondit le mystère de notre Dieu, et c'est ce rassemblement qui nous permet de faire l'Eucharistie.

Le mystère de l'Église est donc à la fois source de vie intérieure, profonde, généreuse, à chaque instant, et source de la liturgie, puisque la liturgie c'est l'Église qui prie. Que l'Église prie dans un de ses membres, qu'elle prie en tant que corps, c'est toujours au fond le même mystère de vie qui opère suivant deux modes divers. Deux aspects d'un même mystère. deux sources authentiques qui se rejoignent dans l'Unité de Celui qui fait l'Unité de tous en Jésus-Christ, par l'Esprit.

Il me semble que c'est aussi la manière la plus facile et la plus fructueuse de se recueillir; par la foi et dans le silence de l'amour, j'atteins directement mon Père, je vis en sa présence, puisque je suis constitué par état dans cette permanence et cette présence de la Trinité qu'est l'Église. Le baptême m'a mis dans le signe, j'ai donc tout ce que dit le signe. J'ai l'Église, je suis d'Église, je possède toute l'Église. Le grand effort sera d'être

possédé par l'Église, de s'ouvrir, de communiquer et de communier.

Quel bonheur! Quelle richesse! Quelle force! Quelle unité de vie! La vie d'oraison, dite privée, est nécessaire, parce que j'offre toute ma liberté dans l'amour. Je me purifie et me détache de tout ce qui nuit à cette communion.

La vie liturgique est nécessaire : je deviens la bouche, le cœur de l'Église, je suis porteur de toute son autorité pour louer et intercéder.

Par cette découverte, toute la vie devient « ecclésiastique ».

a) C'est par l'Église que le problème si ardu de la société et de la personne trouvera son meilleur essai d'explication. Le P. de Lubac, dans *Catholicisme* (pp. 253 et suivantes), l'expose magnifiquement : on ne saurait mieux dire:

b) C'est l'Église qui donne le vrai sens de la Bible. C'est elle qui aujourd'hui est l'histoire du salut. Elle fait l'unité actuelle et vivante de la Bible. C'est elle qui donne le sens de la continuité avec l'Ancien Testament, parce que c'est elle qui rend la parole de Dieu toujours actuelle : cette Parole dans sa bouche, comme dans celle de Dieu, est créatrice de l'histoire vraie : l'Église suscite l'histoire qui dure.

c) C'est l'Église qui nous révèle le sens *du sacré*. Par ses sacrements avant tout. Par ses exorcismes : qui croit vraiment à cette nécessité de séparer, de lutter, de purifier ? Par tout son être qui est une société, une communion dans l'invisible : malgré le peu de cas accordé aux anges, elle aime à les évoquer, à signaler leur présence et leur activité.

Le mystère est le fond même de toute la vie chrétienne, soit personnelle, soit liturgique. L'Église nous y plonge avec une audace et une simplicité ravissantes et déconcertantes, tout à la fois : elle nous y introduit dans son élément, dans son ambiance, à sa hauteur de vie; elle nous fait entrer d'un seul coup dans son sein maternel.

d) Et c'est par l'Église que nous entrons dans la vie *contemplative* :

soit contemplative personnelle, soit contemplative liturgique, car, dans les deux cas, elle nous met de plain-pied sous le regard du Père en Jésus-Christ : regard simple, adhérent, du cœur à Celui qui est l'Amour. L'Église est une découverte, c'est une ouverture sur des horizons infinis. Ici, il faudrait citer l'Apocalypse nous décrivant les combats de la terre et nous entrouvrant le ciel.

La vie liturgique est dans son fonds même à base de contemplation. Nous l'avons déjà dit.

Mais aussi par les moyens mis en œuvre que sont les signes : gestes, paroles, matière.

Contemplation authentique : voir la vie réelle à travers le signe. C'est dans le signe, par le signe que tout nous arrive en liturgie. Dès que nous insistons un peu sur le mystère signifié, notre âme entrevoit le visage du Père dans son Fils.

Mais qu'il me soit permis d'insister sur une autre forme de contemplation, ou plutôt sur un moment des plus faciles pour contempler : je veux parler de l'*Opus Dei*. Le moine, dans sa stalle, s'attarde des heures entières sur le Psautier, fonds de l'*Opus Dei*. Ces paroles de Dieu, avec l'aide du Saint-Esprit, produisent des jaillissements incessants de lumière, une communion profonde à l'amour qui se révèle. Le psaume 118 serait révélateur de cet état... Contemplation paisible, profonde, adhésion silencieuse de l'âme, oubli de soi devant l'océan de Vie.

Le moine regarde l'autre monde à travers les Signes posés par notre mère l'Église : il voit, admire, loue. Il chante.

e) C'est l'Église qui nous fait *apôtres*.

Le chrétien par sa vie même est apôtre au sens profond du mot, ou bien il cesse d'être.

Être apôtre, c'est être envoyé par Dieu pour donner la vie de Dieu.

L'Église est apostolique par sa constitution, et bâtie sur le fondement des Apôtres et des Prophètes. Si la mission appartient de droit à la Hiérarchie, successeur des Apôtres de Jésus-Christ, le chrétien a le devoir de communier à cette mission par les moyens qui lui sont propres. Cette mission est de donner la vie. Pour donner la vie, il faut l'avoir en surabondance : il faut la puiser dans le sein de l'Église par une vie de foi, d'amour et de sacrifice. La vie de l'Église, c'est l'Amour. Or, le don de l'Église est l'Agapè de Dieu, l'Esprit-Saint.

La liturgie nous met en pleine mouvance de l'Esprit-Saint. C'est le don qui vient par tous les signes.

Cet Apostolat est accompli, même si on n'y pense pas explicitement : l'Église y pense et agit pour nous. Pour agir vraiment sur les âmes, il faut comme Thérèse de Lisieux rester au cœur de l'Église. « Je serai l'Amour. » Et par là, elle rejoignait la leçon même donnée par les premières Vêpres des Apôtres où il est avant tout question d'Amour.

Des religieuses

I. — QU'EST-CE QUE LA VIE SPIRITUELLE ET QUELS SONT CES BESOINS ?

1. Que mettez-vous sous ces mots de *vie spirituelle* ? Quelles idées, quels faits, quelles expériences personnelles ou collectives ?

2. Faites-vous une différence entre *vie spirituelle* et *vie chrétienne*, vie surnaturelle, vie divine, vie d'enfant de Dieu, vie théologale, vie de foi et de charité ? vie intérieure, vie profonde ? vie de prière ou d'oraison, vie d'union à Dieu, vie contemplative, vie ascétique, vie mystique ?

a) *Vie spirituelle au plan naturel* : vie de l'esprit, vie autre que la pure vie matérielle; vie psychologique, qu'on peut appeler « intérieure », « profonde », suivant sa qualité. Expérience de la présence de quelqu'un qui n'est pas là matériellement. Art, science : possibilité de dominer la matière.

b) *Vie spirituelle = vie chrétienne = vie dans le Christ et dans l'Esprit* : on n'oppose plus esprit et matière.

La vie spirituelle prend tout l'être, toute la personne; toutes les réalités humaines sont assumées.

Si le Christ a, par l'Incarnation, épousé toutes les valeurs humaines, de même notre vie spirituelle doit intégrer toutes les réalités humaines en Lui; essayons de la définir : ensemble des activités du chrétien sous la motion de l'Esprit, qui fait participer chaque membre de l'Église au Mystère du Christ.

On peut distinguer :

— Vie spirituelle : vie divine en tant qu'elle nous est communiquée, par grâce.

— La vie de prière en est une expression majeure.

— La vie ascétique est une condition d'épanouissement au plan des moyens; elle en fait partie intégrante, au sens de participation au Mystère pascal.

— La vie mystique : soit au départ : participation au Mystère du Christ, par la foi et les sacrements, donc toute vie chrétienne; soit au terme d'un certain épanouissement : action divine beaucoup plus visible dans ses manifestations.

En résumé :

La distinction la plus importante, si l'on veut essayer de cerner la réalité :

— Vie intérieure, vie profonde : réalités psychologiques, dont le sujet, qui est en même temps l'auteur, peut prendre conscience à certains moments privilégiés.

— Vie spirituelle (et les modalités qu'en expriment les autres termes) : réalité chrétienne, dont le sujet (le chrétien) n'est pas le premier auteur; il est mené par un Autre : Dieu. C'est une réalité à laquelle on croit, dont la prise de conscience est une grâce.

La vie spirituelle se distinguerait-elle de la réalité appelée « Vie chrétienne » par une certaine « expérience » qu'on en fait? Peut-être au sens d'une prise de conscience d'une Foi qui grandit, en même temps que l'Espérance et la Charité.

Faits et expériences :

A certains moments, on peut pressentir cette vie spirituelle en soi ou dans les autres, par ses manifestations :

— la qualité de présence à une prière commune (par exemple : prière en famille);

— la prise de conscience du chemin parcouru et la conscience d'avoir été mené par Quelqu'un;

— le rayonnement dans la vie ordinaire, une vie unifiée.

3. Êtes-vous satisfait par les règles ou les directives de vie spirituelle, les moyens de la nourrir et de la faire grandir, que vous avez reçus ou que vous avez découverts vous-même jusqu'à présent ?

Il nous paraît essentiel qu'une spiritualité religieuse se centre sur le Christ, dans son Mystère pascal.

a) Nous apprécions notre spiritualité, centrée sur le Sacerdoce du Christ :

— notre vie est centrée sur la messe;

— l'office : prière d'Église, dit en commun dans la mesure des possibilités;

- apostolat : construction du Royaume;
- silence : son importance pour une vie spirituelle;
- base ignatienne, qui nous oriente vers l'unité de la prière et du service.

Il a semblé nécessaire à une équipe d'approfondir pour l'exprimer ce que veut dire « vie centrée sur la Messe », non au plan des Constitutions, mais de l'expérience. Pour plusieurs, il apparaît que nous vivons davantage du pain eucharistique que du pain de la Parole, et que notre offrande n'est pas assez « colorée » par le Mystère propre à chaque Messe, d'où l'importance des numéros I et III du questionnaire.

b) *Souhaits* :

- formation continuée à la prière;
- formation à l'ascèse, plus reliée au sacrement de Pénitence et à la vie liturgique de l'Église;
- initiation à une lecture de la Bible, plus liée à la Liturgie;
- aspiration à un temps fixe d'étude.

D'une manière générale (ne concernant pas spécialement la Congrégation) :

- souci de fonder l'enseignement de la vie spirituelle sur le donné des sacrements;
- souci d'une vie religieuse qui ne mette pas en dehors de la vie ecclésiale.

4. La participation à la liturgie de l'Église occupe-t-elle une place parmi les sources où s'alimente votre vie spirituelle ? une place importante ? la première place ?

La première place, du moins en principe.

En pratique, il faut se demander, par exemple :

- si le sacrement de pénitence (et dans la pénitence, le geste sacramentel plus que l'exhortation) est bien au cœur de notre effort de conversion;
- si nous recherchons toujours à prendre conscience de ce qui nous a été donné au Baptême, afin de lui laisser le champ libre;
- si nous ne juxtaposons pas une ascèse à la vie liturgique.

Elle éduque une vie spirituelle authentique, de membre de l'Église et non d'individu.

5. Si votre vie spirituelle n'est pas en dépendance très étroite de la liturgie, souffrez-vous de cette séparation comme d'une anomalie ? d'une carence grave ? Avez-vous constaté cette carence ou cette souffrance autour de vous ?

a) Pous nous :

— le danger est de juxtaposer vie spirituelle et vie liturgique, alors que les deux doivent s'unifier (surtout dans une vie de consécration religieuse où, par les vœux, tout acte est cultuel) pour prendre toute la vie dans le mouvement pascal du Christ;

— pour certaines, difficulté de concilier toutes les tâches apostoliques avec la valorisation de la célébration religieuse (temps, préparation nécessaire, recueillement, silence, dignité...);

— pour d'autres, souffrance quand on est dans une paroisse qui ne fait pas sa place à la liturgie;

— pour d'autres, souffrance quand on ne peut pas participer à la grand-messe le dimanche.

b) Autour de nous :

— ceux qui n'ont pas « découvert », un peu, la liturgie, ne souffrent pas consciemment de cette carence;

— chez les laïcs, aspiration à une messe du dimanche qui soit « temps fort » de prière pour toute la semaine, et déception lorsqu'il n'en est pas ainsi.

6. Quels sont, selon vous, les obstacles actuels au développement de la vie spirituelle par la participation à la liturgie ?

Obstacles (notés sans ordre) :

— dépaysement du monde de la liturgie dans lequel on passe sans préparation et sans transition;

— éducation du silence, de l'expression; sens du signe (qui n'est pas favorisé par l'amenuisement du signe; exemple : baptême = bain = quelques gouttes d'eau);

— le manque de « présence », de tonus spirituel des participants (prêtres, acolytes, fidèles). « Est-ce qu'ils y croient ? »;

— présentation du commun de la messe, dans le missel : tout est mis sur le même plan; utilisation individualiste de ce missel;

— manque de familiarité avec la Bible;

— intellectualisme : les gestes ne sont alors qu'une discipline collective;

— individualisme foncier, envahissant la prière;

— fausses notions de la liturgie : seulement fidélité à des rites, goût d'un certain style, attachement à des formes qui sont liées à une culture, exagération du rubricisme.

Tout cela donne à penser : liturgie = affaire de spécialistes et de gens cultivés.

7. Une vie spirituelle alimentée par la liturgie vous paraît-elle de qualité supérieure ? Pourquoi ?

Raisons :

Parce que cette vie spirituelle est :

a) un don de Dieu transmis par les sacrements;

b) une réalité objective et non pas une impression subjective, qui risque de dévier (une vie spirituelle alimentée par la liturgie est basée sur du solide);

c) communautaire et ecclésiale;

d) prenant l'homme tout entier; à condition que chacun puisse y entrer personnellement avec sa vie concrète;

e) elle éduque à l'action de grâces, au vrai dialogue avec Dieu.

8. Avez-vous cherché, et par quels moyens, à unifier votre vie spirituelle autour du mystère annoncé par la Bible et célébré par la Liturgie? Avez-vous le sentiment d'y avoir au moins partiellement réussi ?

Quelques essais :

a) messe au centre de notre vie, considérée tout entière comme un sacrifice;

b) référence perpétuelle à la réalité du Sacerdoce du Christ toujours agissant, principe d'unification;

c) oraison orientée davantage par la liturgie;

d) désir d'une lecture spirituelle « colorée » par le temps liturgique;

e) effort pour rattacher toute la vie à la liturgie : souffrances et joies (noté par certaines);

f) pour d'autres, le mouvement de la messe : accueil de la Parole et action de grâces devenant le mouvement de toute prière;

g) style de « Préface » adopté;

h) sens de la parole de Dieu qui, aujourd'hui, vient nous inviter à la conversion; on note l'importance de l'homélie du dimanche pour orienter la semaine.

Question que certaines sont amenées à se poser : La liturgie, pour elles, serait surtout « un choix de textes sacrés qui sont mis à la disposition de notre méditation personnelle », plus qu'une vie dans laquelle elles sont invitées à entrer et à se perdre.

Notre conception de la liturgie est-elle authentique ?

II. — PEUT-ON PRIER DANS L'ASSEMBLÉE LITURGIQUE ?

9. Avez-vous le sentiment d'une certaine opposition — pratique — entre prière liturgique et prière personnelle ? ou bien, au contraire, leur union vous paraît-elle aller de soi ?

Au plan du principe, l'union va de soi (réponse unanime) : la liturgie est une « forme plus riche, plus complète de la prière, qui est alors à la fois personnelle, collective et directement rattachée à celle du Christ et de l'Église... »

« L'union entre les deux doit être recherchée, mais *ne va pas de soi* », note une de nous. La tentation de la prière personnelle étant le repli sur soi, l'illusion, le vide ou la pure construction intellectuelle, « il y a déjà là un appel à l'expérience ».

Autres échos : « Dans une messe basse, il semble plus facile d'avoir une prière personnelle que dans une messe chantée. »

Ou bien : « D'emblée, cela m'est difficile. »

Ou encore : « Cela demande l'oubli de soi total, renoncement à être soi, en tant qu'individu, pour disparaître dans la prière de l'assemblée. »

Une autre avoue : « La liturgie nous porte, et nous acceptons qu'elle nous porte, quand nous ne pouvons faire mieux, pensons-nous, au plan personnel... »

On reste au plan psychologique.

« Prière personnelle aussi profonde dans l'assemblée que dans la solitude. »

« Ma prière personnelle se trouve appuyée par la foi de l'Église dans l'assemblée. »

« Sentiment d'une prière personnelle « valorisée » par celle de la communauté. »

« La prière personnelle doit préparer la prière liturgique, pour qu'on puisse entrer pleinement dans cette dernière, par exemple par la méditation de la parole, par la recherche de

disponibilité, pour être capable aussi, à l'intérieur de la célébration, de dépasser les signes et accéder à ce qu'ils recouvrent. »

Éducation de la foi, afin de participer *par cette foi*.

10. Votre propre expérience, ou celle des autres, vous prouve-t-elle que la participation à une célébration liturgique apporte quelque chose à la vie spirituelle ? met en œuvre *ipso facto* la religion personnelle ? ou bien la favorise à plus longue échéance ? Ou, au contraire, que cette participation personnelle et consciente est difficile ? et pourquoi ?

Oui, la célébration liturgique met en œuvre la religion personnelle ; à certaines conditions : éclairage donné par un bon commentateur, véritable écoute de la Parole, préparation à la célébration par le silence, le renoncement à soi, la prière personnelle (cf. n. 9), une initiation au « signe ».

Autre influence : « à longue échéance » : à titre d'imprégnation lente ; par exemple : en pays de mission, préférence instinctive d'une messe basse dialoguée à une messe chantée où s'exprime toute le peuple en langue du pays et où on se sent « dépaysé ». Il faut faire abstraction totale de soi pour passer dans la prière commune ; il semble que là, la prière personnelle et consciente soit plus difficile.

Entre autres causes : difficile quand la célébration est trop rapide, les chants compliqués, les monitions trop longues.

Difficultés qui tiennent à nous (pour certaines) :

— formation à la prière personnelle, dans un style individuel, à laquelle l'entrée dans la liturgie vient comme s'ajouter ;

— une certaine peur de perdre le contact si l'on se fonde dans la prière commune dont « on ne sent » évidemment pas qu'elle est celle de l'Église.

11. Quels sont les moments de l'assemblée eucharistique du dimanche qui vous paraissent les plus favorables à la prière intérieure ?

Sur les quinze avis recueillis :

Canon : 13. — Communion : 6. — *Pater* : 5. — Offertoire : 4 (l'une note : prière aux intentions de l'Église). — Préface : 3. — *Gloria* : 4. — *Kyrie* : 4. — *Credo* : 2. — *Sanctus* : 1. — Lectures : 2. — Graduel : 1. — Tout le temps, quand chant, silence sont harmonieusement répartis : 1.

12. Estimez-vous que les moments de silence, au cours de la messe chantée, sont trop nombreux ? suffisants ? trop courts ?

Trois avis :

- en règle générale, si on suit le Directoire, c'est bien;
- tout dépend du célébrant et du commentateur;
- ils sont suffisants, quand c'est une messe chantée.

13. Le chant en général — et en particulier le chant grégorien, la polyphonie, le chant en français ? — vous paraît-il favoriser la prière intérieure ?

Le chant aide la prière intérieure si, dans le cas d'un psaume, on a l'initiation biblique suffisante, s'il y a du silence entourant le chant, s'il est simple, pas mièvre, s'il ne cherche pas « l'effet », s'il y a un minimum de technique, et, dans le cas du latin, si le sens en a été donné auparavant.

Il est essentiel que tous participent.

Ordre de préférence : grégorien et chant français (selon les nécessités pastorales); polyphonie, beaucoup moins : trop de recherche d'esthétique.

Éducation double souhaitée :

a) apprendre à prier *en* chantant (et non pendant qu'on chante);

b) apprendre à prier avec les chants qu'on *écoute*.

14. Et le jeu de l'orgue ?

Cela dépend de l'organiste; et aussi du moment où on joue, par exemple, pour soutenir la prière entre les couplets d'un chant; enfin de la valeur artistique du jeu.

15. Les gestes, les attitudes collectives, les signes extérieurs de la liturgie vous semblent-ils une gêne pour la prière intérieure ? ou, au contraire, un élément favorable ? Prie-t-on aussi avec son corps, ou bien seulement avec son esprit et son cœur ?

Oui, dans la mesure où l'unanimité existe; dans la mesure où une éducation, une expérience de la prière totale a été faite, si le sens profondément humain d'abord, en est donné, puis

le sens biblique, qui n'est pas toujours le même. Comment ? — Faire appel à des expériences vécues par l'Assemblée, de certains gestes, silences d'attention, etc... (il y a aussi des « signes » qui seraient à revoir : signification de certains gestes de la messe; génuflexion, signes de croix, par exemple).

On prie avec son corps : oui.

Pour beaucoup, cela se continue dans la prière privée.

16. Quels seraient, selon vous, les obstacles à une participation personnelle et intérieure à la liturgie ? le latin ? la complexité des cérémonies ? la manière de célébrer (trop « solennelle », ou bien trop expéditive, un peu bâclée) ? l'absence de messes chantées ? le manque de familiarité avec la Bible ? le manque de culture religieuse, théologique ? le défaut d'initiation à la liturgie ?

Le latin :

— En général, il n'est pas un obstacle, si on donne l'introduction nécessaire, monition ou lecture en français, etc.

Pour quelles raisons tenons-nous au latin ? Goût d'une certaine culture ? ou sens d'une langue universelle ? (jusqu'à un certain point).

— A noter que, sauf les laïcs cultivés, dans plusieurs paroisses connues, les adultes se pressent aux messes dites « d'enfants », quand il y en a, pour profiter d'une plus forte proportion de « français » et d'une catéchèse plus simple.

Obstacles divers :

— Plusieurs opinions : « J'aime mieux avoir le sens général de la collecte que de la suivre mot à mot dans mon missel » ; « ou écouter le prêtre même si j'en perds un peu ».

— Plusieurs se méfient de l'usage du missel pendant la célébration et ne s'en servent que comme aide-mémoire, conscientes que la lecture individuelle les empêche de participer à la prière commune.

— La complexité des cérémonies est certainement un obstacle; les moments essentiels ne sont pas assez mis en valeur.

— Autre obstacle : un rythme trop précipité.

— Obstacle encore : le manque de formation biblique (par exemple pour participer à la Vigile pascale).

— Et tout ce qui a été cité déjà au plan de l'éducation au signe, au geste.

17. Avez-vous découvert, après un temps plus ou moins long de pratique religieuse, la valeur éminemment « priante » et « spirituelle » de la célébration liturgique, de l'assemblée eucharistique ? A quoi vous semble avoir été liée cette découverte ?

— A une meilleure qualité de la célébration elle-même ? à un commentaire intelligent et approprié de ce qui s'y passe ? à une dimension nouvelle (plus large ou plus restreinte) de l'assemblée à laquelle vous preniez part ? à une étude plus approfondie de la Bible ? à une meilleure compréhension du Mystère de l'Église ?

Expériences diverses :

— Découverte par « une meilleure compréhension du mystère de l'Église, en particulier de la présence du Christ dans l'assemblée, et de l'actualité des mystères de la vie du Christ dans la liturgie; le *hodie*, qui fait entrer l'éternité du Christ dans notre temps à nous ».

— Découverte similaire, mais à travers une vie paroissiale et l'expérience de cet « aujourd'hui » dans la célébration même.

— Découverte faite « très jeune — 10 à 15 ans — dans ma paroisse où les offices étaient parfaits et densité de prière extraordinaire dans la communauté sacerdotale ».

A propos de la fréquentation d'un monastère, réactions diverses :

— positive : éveil d'un sens de Dieu, de la contemplation;

— négative : on reste « spectateur », il est difficile de participer vraiment quand il est interdit de chanter.

— Grâce à des sessions d'éveil au sens du geste.

— Grâce à l'éducation liturgique des enfants; nous en sommes les premières bénéficiaires.

— Importance d'un célébrant qui « habite » ses gestes et attitudes.

— La disposition de l'église n'est pas du tout indifférente.

N. B. — Toutes soulignent l'importance de la qualité des monitions du commentateur liturgique...

18. Les « dévotions » (saluts, chapelet, chemin de croix prêché), les réunions de prière de caractère plus libre, les

pèlerinages, etc., vous ont-ils semblé plus favorables à la prière intérieure et personnelle que la liturgie officielle de l'Église ? Pourquoi ?

Une certaine liberté est souhaitable.

On apprécie les réunions de prières, pour certaines « dans la mesure où on y est actif ». En général, on n'aime pas beaucoup le chapelet en commun, sauf si une mise en présence du mystère médité est faite avant, si on arrive à trouver un rythme de récitation, s'il est associé à un pèlerinage.

Les pèlerinages sont appréciés prouvu que la direction en donne le sens profond.

Style : libre. Qu'on ne cherche pas « systématiquement à démarquer la liturgie », dit quelqu'un, mais qu'on ne la contredise pas non plus ouvertement.

III. — LA LITURGIE EST-ELLE LA SOURCE DE TOUTE PRIÈRE CHRÉTIENNE ?

19. Pensez-vous que la liturgie soit le tout de la prière chrétienne ? que la prière liturgique se suffise à elle-même ? et que l'oraison secrète — comme exercice à temps déterminé ? ou diffuse à travers les occupations de la journée ? — soit superflue ?

La prière liturgique contient toute celle de l'Église, mais elle ne peut pas se prolonger pour chacun toute la journée, et elle demande à être préparée (part d'oraison secrète qui nous rend dociles à Dieu aux dépens de notre volonté propre) et continuée, pas seulement par une prière diffuse (surtout dans une vie active comme la nôtre).

20. Estimez-vous que la prière personnelle, en tant que distincte de la prière liturgique, doive être appelée « prière privée » ? Sinon pourquoi ?

Prière privée, oui, en tant qu'opposée à prière « officielle » de l'Église, à condition qu'elle reste l'expression d'un membre du Corps du Christ.

21. Comment pensez-vous pouvoir accomplir les préceptes de l'Évangile : « Retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte, et prie ton Père qui est là, dans le secret », et : « Il faut prier sans cesse » ?

« Retire-toi dans ta chambre » : nous semble orienté vers la préparation lointaine et proche de l'oraison formelle.

« Toujours prier » : être présent au Seigneur dans sa volonté.

22. L'habitude de l'oraison vous paraît-elle améliorer la qualité de votre participation à la liturgie ? Pourquoi ? En quel sens ? Comment ?

Oui. Elle donne :

- une participation au mystère par une foi plus éclairée, avec un cœur purifié, plus capables de lire les signes;
- un sens plus vif du mystère du Christ et de l'Église;
- la préparation au dialogue avec Dieu;
- le sens de la présence, de l'appel vers le Seigneur, creusé dans l'oraison silencieuse;
- l'approfondissement perpétuel; de prière personnelle en liturgie, de liturgie en prière personnelle, etc...

23. Éprouvez-vous personnellement le besoin d'une action de grâces solitaire après la sainte communion ? pendant ou après la messe ? ou bien inclineriez-vous à penser que la célébration communautaire de la messe (chantée, lue ?) se suffit à elle-même ?

C'est toute la messe qui est action de grâces. Plus la messe revêt, dans tout son déroulement, ce caractère d'action de grâces, moins on sent le besoin d'y ajouter l'action de grâces « supplémentaire ».

Pourtant, d'autres remarquent : « Une action de grâces solitaire est nécessaire pour mieux prendre conscience de l'Eucharistie. » « Besoin de contact personnel avec le Christ, en ce moment privilégié. »

Pendant la messe. Suggestions :

- laisser du silence pendant la procession de communion;
- faire un silence avant la Postcommunion, après l'*Oremus*

du célébrant, avant le chant final, ce qui pourrait permettre de ne pas prolonger après la messe;

— en fait, la difficulté pour nous est pastorale : nécessité de prendre contact avec les membres de la communauté à la fin de la messe paroissiale.

Après la messe : Mais, comme il ne faut pas non plus prolonger la célébration, on peut librement, quand c'est possible, suggère-t-on, revenir prier, après avoir salué tout le monde si on le désire... à condition que ce soit pour un accueil plus large à la charité du Seigneur et non pour une recherche de soi.

24. Êtes-vous porté à vous nourrir fréquemment, au cours de la journée, de l'aliment spirituel reçu dans la célébration liturgique, à le ruminer, à le savourer intérieurement ? à chanter intérieurement ou à fredonner les mélodies de la messe ou d'un autre office ? Quels textes liturgiques occupent de préférence votre mémoire et votre cœur ?

« Oui, mais, note l'une d'entre nous, c'est plus diffus qu'explicite; un esprit qui passe; ce sont surtout les textes du propre, du temporal. »

Autre avis : « Oui, surtout si ces textes ont été chantés ou entendus, et pas seulement lus. »

Autre remarque : ce qui revient le plus à la bouche : introït, hymne : « Davantage ce que nous avons dit au Seigneur que ce que lui nous a dit », ajoute quelqu'un.

25. La liturgie est-elle pour vous une source d'oraison ? de sujets d'oraison ? une source parmi d'autres ? la source principale ? la source unique ? Rejoignez-vous de préférence la Sainte Écriture à travers la liturgie ?

Source principale d'oraison : unanime. « Je rejoins l'Écriture à la fois dans la Bible et dans la liturgie : mouvement de va-et-vient entre les deux. »

Désir d'être guidé dans la lecture de la Bible, suivant le rythme de la liturgie.

26. Votre vie intérieure de prière et votre recherche d'union à Dieu sont-elles liées, dans leurs rythmes, au développement

de l'année liturgique ? Sont-elles marquées seulement par les grandes périodes (avent, carême, temps pascal) ? ou aussi par le détail des fêtes ? du temporal ? du sanctoral ?

Oui, très fort, plus par le Temporal que le Sanctoral, mises à part les fêtes de la Vierge ou de certains saints plus importants. Mais pas uniquement : conscience que le Seigneur nous parle et nous conduit à travers les événements de toutes sortes; la liturgie nous apprend souvent à lire ces derniers, ajoute quelqu'un, à leur trouver un sens pascal.

27. Votre vie spirituelle est-elle fortement centrée sur le *Mystère pascal* ? Les solennités pascales sont-elles pour vous le temps fort de l'année religieuse ? Sinon, éprouvez-vous à ce sujet le sentiment d'un déséquilibre, d'une inadaptation de votre vie personnelle au renouveau de la liturgie pascale ? et le désir de modifier quelque chose dans vos habitudes en ce sens ?

28. Le dimanche, en tant que Jour du Seigneur et Pâque hebdomadaire, joue-t-il un rôle déterminant dans le rythme de votre vie spirituelle ?

En général : oui très fort.

Un avis divergent : « Je suis gênée par ce qui est reconstitution historique : c'est plus facile de vivre l'Épiphanie qui relie dans un même mystère toutes les manifestations du Seigneur que la naissance du Christ et quarante jours plus tard la Purification. »

Pour une autre, aucun problème : tout devient *aujourd'hui*, dans le moment de la célébration.

Il est difficile aussi de vivre les derniers jours du Carême quand on accentue trop l'aspect douloureux de la Passion, comme si le Christ n'était pas maintenant glorieux.

Importance d'être bien guidé pour vivre le Carême.

Autre avis : « La petite pâque de chaque dimanche est un rythme plus vital pour moi que la fête annuelle; chaque dimanche est vraiment un jour très différent des autres; il m'arrive de vivre toute la semaine de la liturgie proposée le dimanche. »

Pour une autre, au contraire, « le dimanche est trop semblable aux autres jours, sans doute parce que je travaille comme d'habitude ».

Sur cinq avis donnés : deux : très grande influence du dimanche; un : influence plus grande que les autres jours; un : comme les autres jours.

29. L'habitude de la vie liturgique vous conduit-elle à introduire des signes extérieurs (gestes, attitudes, paroles) dans vos prières personnelles, secrètes ou vocales ? Lesquels de préférence ?

Avis divers : « Non, pas habituellement; quelquefois prière avec des textes de la messe et des psaumes. »

« Sens du signe de la croix. Prière avant et après le repas; style presque liturgique du repas communautaire » (noté deux fois).

« Introduction des gestes et attitudes qui correspondent à l'attitude intérieure » (déjà cité dans la première partie).

IV. — LA LITURGIE ENGAGE-T-ELLE LE CHRÉTIEN DANS LE COMBAT SPIRITUEL ET DANS LA CONSTRUCTION DU ROYAUME ?

30. Trouvez-vous dans la liturgie — dans la participation à l'assemblée, ou dans la méditation des textes — une aide pour le combat spirituel de tous les jours ? ou préférez-vous chercher ailleurs les consignes utiles pour l'ascèse chrétienne ?

Le *combat spirituel* (ou ascèse) se fonde sur l'attachement au Christ dans le Mystère pascal, monnayé dans la vie de chaque jour. On désire être guidé davantage pour que pénitence et renoncement soient plus liés au sacrement de pénitence par exemple : une pénitence sacramentelle orientée vers un effort quotidien, plus que la récitation d'une prière.

Pour certaines : la messe du dimanche contient l'appel du Seigneur à la conversion et tout l'effort de la semaine y répondra suivant les circonstances très diverses.

Sources : la liturgie, oui, mais pas uniquement, parce que la Parole de Dieu n'est pas tout entière contenue dans la liturgie, et parce que la pratique de l'ascèse demande une assimilation, donc une initiation, une éducation.

Autres sources : Dieu parle et aide aussi par :

— les contacts avec les prêtres (direction spirituelle ou autres);
les rencontres avec les autres (porteurs, eux aussi, du Christ);

— les circonstances personnelles de la vie (engagement religieux, maladies, épreuves, apostolat...);

— les textes auxquels on se raccroche en certaines circonstances plus difficiles (Constitutions, écrits de la fondatrice).

On pense que toutes ces sources différentes d'ascèse puisent leur efficacité dans la messe, et que la façon d'unifier sa vie est d'en prendre conscience de plus en plus.

Il y a avantage à centrer l'ascèse sur la liturgie : coloration par le temps liturgique, grâce spéciale de ce temps et de l'effort fait ensemble; lumière puisée dans le rassemblement liturgique (homélie en rapport avec les temps liturgiques, qui dirige cet effort. De même l'exhortation, dans le sacrement de pénitence).

31. Une spiritualité d'inspiration liturgique favorise-t-elle, ou non, d'après votre expérience, la charité envers le prochain ? Vous rapproche-t-elle des autres, ou vous en éloigne-t-elle ?

La liturgie favorise une plus grande charité :

— par la conscience que la charité est donnée par les gestes du Seigneur dans la liturgie;

— par la conscience que ce don est reçu, déjà mis en œuvre dans la célébration. La vie quotidienne le continue.

C'est toute la différence entre une charité qu'on s'efforcera de pratiquer laborieusement, avec la grâce de Dieu, et un don qui nous est fait, que nous avons seulement à mettre en œuvre (non sans labeur!).

Quelques expressions de cette expérience :

— une prière qui nous fait sortir de nous-mêmes;

— l'assemblée liturgique crée une communauté, notamment par le respect mutuel;

— nous avons fait l'expérience d'une prière, d'une cérémonie vécue ensemble, refaisant l'unité dans le Christ présent (si elle a été compromise auparavant).

32. Est-elle un facteur d'unité dans la communauté chrétienne ? dans la société temporelle ?

— En droit (question très discutée), les chrétiens vivant de la spiritualité liturgique, sont par le fait même facteurs d'unité dans la société temporelle, dans la mesure où ils le sont déjà

dans la communauté chrétienne (où ils ont participé vraiment à la vie liturgique).

— Si, en fait, ce n'est pas réalisé, c'est manque de préparation, erreur sur le sens vrai de la liturgie, manque de milieu humain suffisant.

On souhaite :

— que la célébration y aide en mettant davantage en valeur les réalités de la vie quotidienne;

— que la célébration insiste sur la dimension « horizontale »;

— que la célébration liturgique fasse réaliser cela par l'unanimité non pas seulement disciplinaire, mais consciente des gestes, attitudes, etc.

33. Favorise-t-elle l'engagement dans l'apostolat ? l'ouverture d'esprit et de cœur aux besoins généraux de l'Église ? à ses besoins particuliers en notre temps ? dans notre pays et notre milieu ? à l'Action catholique ? à l'œcuménisme ? à l'expansion missionnaire ? aux détresses des hommes ?

— En droit, oui, parce que la liturgie nous fait rentrer davantage dans l'Église, nous fait prendre conscience de tous les besoins de l'Église.

— En fait, il n'en est pas toujours ainsi; c'est souvent l'apostolat qui amène à la liturgie plutôt que l'inverse. Il peut y avoir conflit parfois entre Action catholique, vue sous l'angle de l'engagement, et la liturgie, que l'on accuserait d'évasion dans des zones spirituelles.

On souhaite pour que la célébration liturgique favorise l'apostolat :

— que l'homélie soit moins intellectuelle, moins étrangère à la vie réelle;

— qu'on y emploie les monitions du commentateur; les moyens audio-visuels : affichages, crèche « actuelle », les mémentos etc;

— que les militants participent à la préparation de la célébration.

34. La louange désintéressée (gratuite) de Dieu doit-elle, selon vous, l'emporter sur les préoccupations d'apostolat ? ou inversement ?

Dans le Christ, louange désintéressée et apostolat sont un. Dans l'Église, ne peut-on dire que l'apostolat prépare une com-

munauté de louange; que la louange de la liturgie donne aux apôtres le sens du Royaume de Dieu, à la fois reçu d'en haut et bâti par les hommes. Tant que le Royaume n'est pas achevé, il y a place pour une action et une prière qui cherchent, demandent, une plus grande louange de Dieu.

A quoi accorder le primat ?

— Religieuses actives, nous ne pouvons à cause de notre vocation propre, dire l'office exactement dans le même esprit que les moniales. Le souci de la pastorale y côtoie la volonté de louange.

— N'y a-t-il donc pas une pastorale qui soit louange « désintéressée », dans la mesure où elle cherche purement la gloire de Dieu ?

35. La participation vivante à la liturgie est-elle efficace pour arracher l'homme à la préoccupation exclusive de l'homme ? pour lui rappeler les droits souverains de Dieu ? lui donner le sens de la gloire de Dieu ? la primauté de l'initiative divine et de la grâce dans l'œuvre du salut ?

Oui, certainement, c'est la grâce propre de la liturgie, à condition que nous n'en fassions pas un temps d'évasion où l'on se contente d'échapper pendant une heure à l'activisme et à la trépidation.

UNE COMMUNAUTÉ RELIGIEUSE.

Un sociologue

QUESTIONNAIRE

1° Corps et âme : l'anthropologie que suppose le sacramentalisme est-elle un obstacle pour l'homme d'aujourd'hui ? Les réticences que l'on rencontre à l'égard de la liturgie peuvent-elles être imputées à une conception trop rationaliste de l'homme ?

2° L'équilibre « personne-communauté ». Ne s'est-il pas produit, depuis quelques siècles, un phénomène de personnalisation plus grand de la plupart des individus, posant des conditions nouvelles à l'épanouissement d'une personnalité dans une célébration communautaire ?

3° La psychologie de la prière — et notamment du silence — impose-t-elle des exigences et lesquelles pour que l'expression de la prière favorise son intériorisation ? Y a-t-il sur ce point aussi des données nouvelles, venant du rythme psychique et physique de l'homme moderne ?

4° La qualité, la beauté d'une cérémonie et de ses éléments sensibles sont-elles nécessaires pour assurer la qualité intérieure de la prière ? A quelles conditions ? Ne risquent-elles pas, dans certains cas, de favoriser une fausse intériorité qui demeure au niveau de l'esthétique ?

5° La grande place de la Bible dans la prière liturgique est-elle un élément favorable ou défavorable à la vie intérieure ?

RÉPONSE

Première question. — Elle me paraît claire, ce qui ne préjuge d'ailleurs aucunement des solutions, car l'anthropologie contemporaine est fort différente de celles qui ont présidé à l'élaboration de la liturgie sacramentelle.

Cette différence explique sinon entièrement, au moins pour une part, l'incompréhension de nos contemporains devant la liturgie et, au contraire, l'attrait de certains d'entre eux pour des paraliturgies qui peuvent sembler, à tort ou à raison, prosaïques et assez plates à l'homme formé à la fois par les disciplines classiques et par la liturgie traditionnelle. Nos contemporains ont perdu presque entièrement le sens du symbole ou, plus exactement, le symbolisme s'est déplacé. Alors qu'autrefois les symboles étaient pris dans la nature, considérée comme portant les traces et les empreintes de Dieu, les symboles contemporains ont un caractère assez abstrait. Ce sont des abstractions chargées d'un potentiel affectif, par exemple les insignes ou les sigles des partis politiques et des mouvements. Si l'on voulait caricaturer, on dirait que parmi tous les symboles, nos contemporains ne comprennent plus que les symboles d'un type arithmétique ou algébrique. Est-ce à dire que pour autant nos contemporains soient plus rationnels ou même simplement plus rationalistes que leurs prédécesseurs ? Je n'en suis pas sûr. Les forces psychologiques accrochées aux symboles abstraits sont d'un type terriblement irrationnel, voire anti-rationnel. Pensons simplement à la croix gammée ou à la croix celtique. Ce qui s'est rationalisé, c'est beaucoup plus le symbole lui-même que les réactions psychologiques attachées à ce symbole.

Il faut remarquer, d'autre part, que la liturgie éclore dans une civilisation rurale choisit ses symboles dans une nature dont la connaissance et la compréhension échappent de plus en plus aux hommes d'aujourd'hui, produits de la civilisation technique et urbaine. La technique même qui, d'une façon inévitable, envahit peu à peu les églises et le culte, détruit la signification de certains symboles. Vacillante, indécise, toujours entretenue et pour ainsi dire vivante, la lampe du sanctuaire avait un sens que ne possède absolument plus la veilleuse électrique, à la clarté froide et invariable. Il se produit, par ailleurs, d'effroyables compromis entre l'ancien et le nouveau. Je pense, en particulier, aux cierges surmontés d'une ampoule électrique. Ce ne sont ni des cierges, ni des lampes électriques, mais, comme dirait Tertullien, une chose qui n'a de nom dans aucune langue et qui, en tout cas, a perdu tout caractère de symbole.

Mais je ne vois guère le moyen de répondre aux difficultés que je soulève. En tant que psychologue et que sociologue, je crois que, de soi, tout rituel, toute liturgie suppose certains éléments de hiératisme, de symbole et même parfois d'archaïsme qui inspirent, par ce qu'ils ont d'*extra-ordinaire*, au sens étymologique de ce mot, le sentiment du sacré.

Faire une liturgie rationaliste et rationalisée pour qu'elle soit

compréhensible à tous, cela s'entend et, dans une certaine mesure, se légitime. Mais cela aboutit aussi, trop souvent, à la platitude, à la banalité, quand ce n'est pas au pur et simple manque de goût.

Ce genre de liturgie parle peut-être à la raison, et encore n'en suis-je pas certain, mais il ne parle certainement ni à l'imagination ni au cœur. Je n'en veux pour preuve que certaines traductions des textes scripturaires parfaitement compréhensibles, mais non moins parfaitement insignifiantes, ou la nouvelle traduction latine des Psaumes, claire et correcte, mais à peu près dépourvue de poésie, une traduction de grammairien et de linguiste.

Deuxième question. — Il y aurait beaucoup à dire sur le double mouvement de personnalisation et de socialisation qui caractérise le monde contemporain.

A mon sens, le mouvement de personnalisation et même d'individualisation a produit son maximum d'effet dans les siècles classiques, du 16^e au 19^e, le temps de la « méditation », de l'examen particulier et de la prière individualiste derrière les piliers ou au fond de l'église (je parle bien entendu pour les villes et non pour les campagnes, où subsistait la civilisation rurale traditionnelle). A l'heure présente, il me semble que nous sommes peut-être dans une phase communautaire au sens large de ce mot. La socialisation s'opère dans des masses ou, en mettant les choses au mieux, dans des groupes qui aspirent à devenir des communautés, mais qui n'y parviennent que rarement et difficilement.

La prépondérance actuelle de la socialisation ne signifie pas pour autant qu'il faille considérer le phénomène de personnalisation comme totalement révolu. Il y a, par exemple, une certaine forme de prière publique que la plupart de nos contemporains supportent mal ou ne supportent pas du tout. Je pense aux défilés de prières vocales, aux chapelets récités en commun auxquels on nous soumettait pendant mon enfance et auxquels il faut l'avouer, nous n'avions pas trop de mal à nous soumettre.

Mais il me semble que le phénomène de socialisation exige aujourd'hui une technique du maniement des masses par des gestes communs et des émotions communes autrement difficile que celle qui consiste pour un curé à « bla-bla-blater » sans interruption depuis les prières au bas de l'autel jusqu'au dernier évangile, sous prétexte de messe communautaire. De ce point de vue, je constate, depuis quelques années, une tendance, qui me paraît assez fâcheuse, à un retour en arrière par rapport au grand renouveau liturgique des années 20 à 40. On recommence à occuper les fidèles pendant le temps de la

messe par des prières vocales ou des cantiques, quand ce n'est pas par du pur et simple baratin, au lieu de les faire *participer* à la messe dans les conditions qui exigent, à l'heure présente, à la fois une personnalisation supérieure de certains d'entre eux et une socialisation plus forte de la plupart d'entre eux.

Ajouterai-je que, dans ma pensée, la technique du manie-ment des masses ne suffit pas, et qu'il faudrait en venir, dans toute la mesure où on le peut, à un culte à la fois personnel et communautaire, ce qui supposerait pour commencer une cer-taine fragmentation des masses en groupes articulés et frater-nels. Mais comment y parvenir dans des paroisses de 50.000 habi-tants ou dans des églises immenses, trop vastes, trop élevées et trop somptueuses, d'une somptuosité d'ailleurs souvent de mau-vais aloi pour la plupart de nos contemporains ?

Troisième question. — Je réponds oui sans hésiter. Toute prière authentique impose un minimum de silence, au moins sous la forme de « temps de silence » préservés et aménagés. Je suis inquiet de cette tendance que je vois croître à pourchasser le silence jusque dans les églises qui devraient en être le dernier asile. Cela ne provient-il pas de ce que beaucoup de prêtres eux-mêmes ne savent plus garder le silence intérieur ?

Il me paraît, toutefois, que cette préservation du silence n'est pas des plus faciles quand il s'agit de l'homme contem-porain, habitué à vivre dans le bruit, sur fond sonore, et pra-tiquement incapable de recueillement. Je me permets de ren-voyer sur ce point à ce que j'ai dit dans mon cours à la Semaine Sociale de Grenoble sur le caractère un peu ridicule de la minute de silence qui caractérise les cérémonies officielles de notre temps. Qu'il y ait des données nouvelles provenant des réflexes physiques et psychologiques de l'homme contemporain, ce n'est que trop clair et il est certain qu'il faut en tenir compte. De même faudrait-il tenir compte des degrés extrêmement inégaux de « personnalisation » parmi les fidèles. Le danger est soit de se fonder sur des cas particuliers ou sur les exigences parti-culières de fidèles évolués, au détriment de la masse, soit de chercher d'abord l'assentiment de la masse au détriment des fidèles évolués, soit de s'en tenir à une moyenne qui ne satis-fera personne. Il n'est pas facile de se frayer un chemin entre tous ces inconvénients.

Quatrième question. — La qualité et la beauté d'une cérémonie et de ses éléments sensibles sont-elles nécessaires pour assurer la qualité intérieure de la prière ?

En droit, il faut répondre non, et même avec quelque énergie.

Léon Bloy se moquait déjà de ces chrétiens qui ne peuvent prier que dans des églises aux cintres congrument surbaissés. La prière peut atteindre une profonde qualité intérieure indépendamment des circonstances extérieures dans laquelle elle s'exerce.

En fait, et dans les conditions concrètes, il faut bien reconnaître que pour beaucoup de gens, il est difficile de bien prier lorsque la prière se heurte aux obstacles de la laideur, de la médiocrité et de la banalité. Personnellement, il m'est plus facile de prier dans un simple lieu de culte, fait de quatre murs blancs et nus, que dans telle ou telle église pleine d'horreurs sacrées. La quasi-nudité du lieu de culte ne met pas d'obstacle à ma prière; les horreurs sacrées suscitent mon indignation ou mon hilarité, deux dispositions qui ne sont pas très favorables à la prière. C'est comme ça, je n'y puis rien. Je ne crois pas être le seul.

Il me semble que la beauté d'une cérémonie, la simplicité et la pureté de ses éléments sensibles sont psychologiquement des adjuvants efficaces de la prière, sans rien préjuger, bien entendu, de ce qui se place sur le plan surnaturel. Mais de cette beauté nécessaire, je dirai volontiers ce que Brumel disait du costume de l'homme vraiment élégant : qu'il doit être tellement discret et lui aller si bien qu'on ne s'aperçoive pas de sa beauté au premier coup d'œil.

Rien ne me paraît plus agaçant et plus contraire à la prière véritable que ce genre de cérémonies dans lesquelles on a l'impression que les organisateurs appellent constamment votre attention sur la beauté et sur la qualité de ce qu'ils ont réalisé. L'église n'est pas un théâtre et le culte n'a rien à voir avec le cinéma.

C'est un tel esthétisme que je reproche, par exemple, à certaines exhibitions de chant grégorien. Elles satisfont peut-être (et encore) quelques artistes ou peut-être quelques dilettantes en quête d'émotions. Le bon sens populaire a très vite compris et senti ce qu'il y a là d'artificiel et de « fabriqué ».

Cinquième question. — J'avoue n'avoir pas très grande opinion sur la question. A priori, la grande place de la Bible dans la prière liturgique me paraît un élément favorable à la prière intérieure. Il me semble, en effet, que rien ne saurait mieux favoriser la prière que la Parole de Dieu, à condition bien entendu, j'en reviens à ce que je disais plus haut, que les textes bibliques soient, d'une part, compréhensibles et, d'autre part, pas assez « rationalisés » pour perdre leur caractère sacré.

Le succès de cantiques comme les psaumes de Gelineau (mode mise à part), ne viendrait-il pas, au moins pour une partie, de ce que leurs paroles sont précisément des paroles bibliques ?

Pour avoir étudié ce qu'on appelle « les vieux cantiques », je me défie, d'ailleurs, de toute paraphrase trop libre et trop mise au goût régnant, du texte sacré, comme de toute improvisation plus ou moins prophétique ou éloquente à partir de ces textes. Cela peut avoir son temps de succès, mais se démode très vite. Or, il me semble qu'une des caractéristiques de la liturgie doit être de ne pas se démoder rapidement, même dans notre temps de modes successives et variées.

JOSEPH FOLLIET.

Un écrivain

Réponse au même questionnaire que ci-dessus

1. Je pense que depuis Descartes et Lavoisier notre sentiment de la nature est radicalement modifié. Consulter là-dessus la « psychanalyse de la connaissance scientifique » par Bachelard. La disparition non pas complète, mais à peu près complète, de l'alchimie et de la médecine spagyrique en sont des signes frappants. L'homme a perdu le sens de la communion avec la nature. Maintenant avec les *quanta*, les atomes et l'anti-matière, l'homme ne reconnaît même plus ce qu'il appelait la « nature ». Elle est littéralement méconnaissable et dénaturée. Comme d'autre part l'homme en arrive à l'âge des métropoles géantes, de la fertilisation des déserts et très bientôt de la régulation de la météorologie, il vit dans un univers proprement artificiel. Il « sort » de la Création pour s'enfermer dans sa propre création du monde. Plus modestement, si l'on peut dire, la dénaturation est immédiatement donnée dans la vie quotidienne par les ersatz et les matières plastiques.

En ce sens, l'imagination n'investit plus les éléments de la nature, eau, feu, pain, vin et huile dont se servent les rites.

A cela s'ajoute le fait que partout les vieilles religions à rites employant des éléments naturels sont en voie rapide d'extinction. Le christianisme fait et fera de plus en plus figure d'une extraordinaire survivance.

Mais peut-être ne s'agit-il que d'une épuration. La manière dont les chrétiens ressentaient naguère ou croyaient ressentir l'efficacité des rites ne tenait-elle pas psychologiquement à un prolongement innocent de mentalité magique ?

C'est pourquoi je ne me sens pas trop porté à insister sur le fait qu'en réaction avec la civilisation technique et dénaturante, le romantisme et la poésie moderne ont signifié un besoin profond de renouer la communion avec la nature. A ce point de vue, les modifications profondes de la poésie, notamment son caractère hermétique, me semblent l'indication qu'elle ne peut réagir contre le rationalisme et l'utilitarisme qu'en utilisant des moyens de défense difficiles contre un langage lui-même déshy-

draté. Je ne crois pas que cet aspect soit négligeable, il y a des lumières à chercher du côté du langage et de la réanimation du symbolisme cosmique, mais cela me semble relativement secondaire.

Ce qui me paraît essentiel, c'est de souligner par-dessus tout la signification humaine (et à la fois divine) de la liturgie : nous faisons les gestes du Christ en mémoire de lui, sur son commandement.

La nature peut être dénaturée, le Christ ressuscité ne peut pas être dénaturé.

C'est le symbolisme humain et historique du Christ qui nous fera retrouver le symbolisme divin et le symbolisme cosmique.

2. L'équilibre personne-communauté ?

Sommes-nous vraiment plus personnels que nos aïeux ? A une époque où chacun se laisse passivement déterminer par les opinions de son journal ? Ou l'on se croit déshonoré de n'avoir pas lu le dernier roman à la mode ? etc. En réalité il y a là une énorme question qu'on ne pourrait essayer de trancher, si c'est possible, que par des recherches du genre C.N.R.S. La vantardise du « moderne » est aussi gratuite que l'adulation du bon vieux temps. A titre de pure impression je dirais que nous sommes beaucoup plus individualistes que nos grands-pères, d'où le refus des mariages combinés et des vocations préfabriquées. Cet individualisme me paraît étroitement lié au phénomène général de « déracinement », thème surexploité par la littérature réactionnaire depuis Barrès jusqu'à Pierre l'Ermitte, mais cet abus n'empêche pas que le fait est réel et demande seulement une réinterprétation : sur le pavé des villes, nous sommes tous des déracinés, même les bourgeois. L'insécurité du salarié est à court terme, l'insécurité de l'épargnant est à long terme, mais non moins profonde.

Je crois donc que sur cette base individualiste, la personnalité n'est pas plus puissante, mais seulement organisée et orientée d'une autre manière.

Quant à la communauté, la situation est terriblement claire : il n'y a plus de communautés humaines. Mystiquement, la paroisse est peut-être une communauté, mais pratiquement, malgré de louables efforts, il n'en est rien. La méthode Coué n'est pas suffisante. Et la paroisse ne peut pas l'être parce que les communautés naturelles n'existent plus. Toute entreprise est collectiviste par le mode de production et la nécessité de vivre, mais elle n'a rien de communautaire : les travailleurs sont exclus de la « société » qui les emploie. C'est cela la vraie base de la lutte de classes, ou plutôt de la lutte de castes qui est au

fondement de notre société. Autant dire qu'elle a un fondement radicalement anti-chrétien. Et puisque je vous dis crûment mon sentiment personnel, j'ajoute qu'après avoir déploré depuis des années le caractère bienveillant mais illusoire de la doctrine sociale de l'Église fondée sur le mirage du « juste salaire », je me réjouis enfin avec allégresse de quelques termes fondamentaux de l'encyclique *Mater et Magistra* sur la nécessité impérieuse d'intégrer les travailleurs salariés au contrat de société, mais j'ai tout lieu de croire que sans un miracle on s'acharnera pour que l'encyclique reste lettre morte sur ce point capital.

Tant que ce problème social fondamental ne sera pas réglé, tout ce qu'on pourra dire sur la communauté restera de l'ordre du formel et non du réel. Il pourra y avoir des conversions individuelles en milieu prolétarien, quelques succès locaux, il ne pourra y avoir de conversion massive. (Je ne parle pas de la déchristianisation des milieux intellectuels qui ne cesse de croître. Il y aurait trop à dire sur ce sujet.)

Et pourtant, à l'inverse de la manière dont la question est posée, je pense que l'individualisme d'aujourd'hui est la source même d'une immense nostalgie de la communauté à condition qu'elle soit vraie, ce qui ne veut pas dire parfaite, mais simplement réelle et non un abus de langage.

3. Qu'est-ce qui gêne la prière ? Le manque d'intériorité, l'état de pression incessante dans laquelle nous vivons, tout ce qui est lié précisément à l'aspect dépersonnalisant et matérialisant de la vie moderne, etc.

4. Oui cela compte, la beauté d'une cérémonie. Mais pour ne pas en rester à l'ordre esthétique, il faut surtout qu'elle ait une autre « beauté » qui constitue un préalable, la beauté morale qui est première : celle de la sincérité. Elle n'est pas seulement suggérée par l'attitude du prêtre pendant qu'il célèbre, elle résulte de sa façon de prêcher et de son comportement hors de l'Église : au catéchisme, dans les relations sociales, etc.

L'exigence est terrible, mais ce qui compte par-dessus tout, pour le peuple, c'est la sainteté du prêtre.

5. Par principe il n'est pas possible que la Bible ne soit pas l'aliment fondamental de la vie intérieure surtout lorsqu'elle revit et s'épanouit à nouveau dans la liturgie.

Les obstacles n'en sont pas moins réels.

Le premier c'est l'ignorance de la Bible.

Le second c'est le renouveau biblique dans la mesure où il est

déformé par les spécialistes qui exportent indûment leurs exigences de purs historiens et archéologues et veulent amener le peuple à une lecture anté-chrétienne, judaïque, de la Bible. La Bible est faite pour parler en avant et non en arrière. A part quelques groupuscules d'initiés, la masse des chrétiens ne peut porter aucun intérêt à ce genre de rétrospection passéiste.

On oublie trop qu'à l'origine du renouveau biblique chez les catholiques, il y a eu d'abord d'abominables laïcs de l'espèce Bloy, Hello, Claudel. Certes, ils s'octroyaient trop de fantaisies, mais ils avaient au moins ce sens capital de la Bible : ils voulaient la lire dans le temps présent, pour en tirer une nourriture spirituelle et pour y trouver le sens de leur présence de chrétiens dans le monde actuel.

A titre de supplément, j'ajoute :

Tout ce que je viens de dire est improvisé, mais ce n'est que la précipitation (chimique) de vieilles réflexions.

Vous ne dites rien de l'usage du français dans la liturgie. Je pense en effet que le latin est une barrière écrasante pour la masse des gens, mais que l'emploi du français devrait être longuement préparé au point de vue linguistique et psychologique.

Ce que j'ai dit sur l'esprit de communauté me paraît de très loin l'essentiel. Tant que la vie chrétienne ne s'incarne pas dans la vie sociale elle ne peut paraître qu'une mystification ou au mieux du formalisme.

N'oublions pas, en effet, qu'il y a beaucoup moins d'athées non baptisés à convertir que de chrétiens baptisés en rupture de ban avec l'Église, rarement pour des raisons doctrinales, mais presque toujours parce que l'Église leur paraît en marge de la vie réelle. Là-dessus, je n'insiste pas, je l'ai souligné tant que j'ai pu dans mon second livre sur Foucauld.

MICHEL CARROUGES.